▪ Medinilla ▪

Les enquêtes effarantes de l'inspecteur Mollard





L'inspecteur Mollard en pleine réflexion, à Corbilly-les-Boisseaux.

Une sombre affaire.

Il tituba légèrement, afin de tituber. Puis il s'affala avec un bruit sourd dans un immense fauteuil à trous qui traînait dans le salon. Levant un des sourcils broussailleux qui barraient un visage peu commun, il alluma un cigare providentiel dont il tira une bouffée à volutes provisoires - bouffée qu'il renvoya lentement dans l'atmosphère feutrée d'une pièce envahie par des meubles dont il n'arrivait pas à déduire le mobile de leur présence dans cet appartement, malgré sa clairvoyance habituelle. Sentant quelque chose le démanger, il ôta une chaussure avec méfiance, se gratta un peu la plante du pied gauche, puis la remit nonchalamment tout en posant la première question, essentielle au déroulement futur de l'enquête. Il n'avait guère eu le temps de s'enquérir des détails que lui avait communiqué précipitamment son collègue. Les seuls éléments qu'il avait avant de sonner à la porte étaient l'urgence et le caractère exceptionnel du crime. Au commissariat, tout le monde savait que ce genre d'affaires ne pouvait être résolu que par un seul homme : l'inspecteur Henri Mollard. Accompagné de deux agents de la police scientifique qui prélevaient précautionneusement divers échantillons sur le cadavre, il rangea ses lunettes noires tout en jetant un regard inquisiteur sur la propriétaire des lieux, une certaine Mme Lambris.

- C'est arrivé comment ?

- Par la poste, répondit Mme Lambris.

L'inspecteur Mollard observa attentivement les restes du chat de Mme Lambris qui trônaient sur la table, reçus dans un colis en carton le matin même. Puis il reprit, non sans agacement :

- Je parlais à mes collègues de la scientifique.

L'un d'eux prenait des photos tandis que l'autre s'occupait des prélèvements de matière externes au cadavre qu'il déposait précautionneusement dans un sachet plastique. Celui-ci répondit avec assurance :

- Tout ce que nous pouvons dire pour l'instant, c'est que les particules noires retrouvées sur, ou plutôt, dans le corps de…

- Roberto, coupa Mme Lambris.

- ...Roberto, semblent bien provenir de pneus. Notre chimiste vous le confirmera, je pense.

- Je dirais même, ajouta le deuxième, que d'après notre catalogue d'empreintes, celles-ci correspondraient bien à des empreintes de pneus.

L'inspecteur Mollard se leva d'un bond, son cigare presque éteint. C'était le moment de tester la perspicacité de ses collègues de la police scientifique de Ploutardec, la meilleure de la région.

- Et qu'en concluez-vous ?

Ils se concertèrent un moment avant de répondre.

- Ce n'est pas dans nos attributions de mener l'enquête. Nous avons terminé. Vous recevrez un rapport d'expertise très bientôt. On vous laisse le colis en carton. Nous, on ne s'occupe que des cadavres.

Ils quittèrent l'appartement après avoir pris soin de glisser le cadavre dans un emballage spécial et de récupérer le matériel. L'inspecteur Mollard soupira tout en se grattant le cuir chevelu, un poil perplexe, mais pas désespéré.
- Le progrès, le progrès ! Voilà ce que ça donne ! Mais revenons-en à notre affaire… Il semble bien que Roberto ait été écrasé par un véhicule inconnu de nos services. Pour l'instant.
Il examina rapidement le colis en carton.
- Dommage. Ni nom ni adresse de l'expéditeur. Cette histoire va nous prendre plus de temps que prévu.
Il tituba un peu avant de s'affaler dans le fauteuil à trous, en proie à d'innombrables questions tandis que Mme Lambris regardait tristement par la fenêtre, sans prendre d'attention particulière au parking quinze étages plus bas, aux enfants jouant sur le trottoir, au bruit constant de la circulation. Femme d'âge plutôt mûr, fine et sèche, la perspective de la solitude et du deuil pour le reste de sa vie ne semblait pas encore avoir atteint sa combativité. Il lui fallait un coupable, et vite. De son côté, l'inspecteur Mollard, muni d'un fort enbonpoint mais fin psychologue, décida de déterminer le profil de Mme Lambris de manière anodine, ce qui, il en était certain, allait l'aider à trouver l'expéditeur. Il devait la faire parler.
- Parlez-moi de vous. Avez-vous des connaissances, amis ou famille qui pourraient vous offrir un autre chat ? Cette espèce est plutôt rare et chère et d'après ce que je vois, prendre un nouveau crédit ne semble pas être dans vos moyens actuellement.
- Je n'en veux pas d'autres. Roberto était mon bien le plus précieux. Rien ne le remplacera. De toute façon, j'ai coupé les ponts avec tout le monde. Je voulais juste être tranquille. Avec Roberto.
- Je vois.
L'inspecteur Mollard marchait sur des œufs. Le profil de Mme Lambris commençait à se dessiner, il ne fallait pas s'arrêter en si bon chemin.
- Mis à part tous vos contacts passés, vous ne vous connaissez pas d'ennemis, Mme Lambris ?
- Je n'ai que des voisins.
- Et parmi ces voisins, qui pourrait vous en vouloir ?
- Je ne sais pas. On se croise dans l'ascenseur, rien de plus.
Il plissa des yeux et sortit son carnet de notes relié en cuir, un stylo puis écrivit avec affectation :
- Arrêtez-moi si je me trompe : Roberto serait sorti de l'appartement, aurait pris l'ascenseur en appuyant sur le bouton du rez-de-chaussée et ensuite suivi un locataire de l'immeuble afin de se faufiler vers la sortie. Il aurait ensuite traversé une rue sans regarder – plutôt inhabituel pour un chat – n'aurait pas vu le véhicule en question venir et se serait fait vulgairement écraser. Jusque-là, nous sommes d'accord.
Mme Lambris hocha la tête avec un grognement contrit. L'inspecteur Mollard continua :
- C'est là où ça ne colle pas. Comment Roberto aurait-il pu s'envoyer par la poste à son domicile ? Après sa mort, qui plus est ?
- Où voulez-vous en venir, inspecteur ?

- La personne qui a écrasé Roberto n'est peut-être pas celle qui a envoyé son cadavre par la poste. Le cadavre est difficilement reconnaissable, ce qui indique que celui ou celle qui vous l'a envoyé l'a vu avant et après l'accident – ou le meurtre. Votre chat était-il tatoué ?
- Non.
- Portait-il un collier où figurait son nom et adresse ?
- Non.
- Donc, si par le plus grand des hasards, le conducteur avait connu Roberto et son adresse postale, comment l'aurait-il reconnu après une telle transformation ? Et même dans le cas contraire, quel aurait été son mobile ? Ces chats sont si mignons. Impossible qu'on ait pu vouloir du mal à Roberto. L'hypothèse d'un accident est plus que probable. Sauf si en l'atteignant, c'est vous qu'on visait. Pour quelle raison pourrait-on bien vous en vouloir ?
- C'est vous l'enquêteur. Moi, je ne fais que porter plainte.
L'inspecteur Mollard plissa des yeux. La manière dont elle avait éludé la question était plus que suspecte. Il hésita à la mettre en garde à vue, puis se ravisa : elle risquait de se braquer et de se murer dans le silence. En continuant de l'interroger, il pourrait sans aucun doute obtenir des informations qui pourraient le mettre sur la piste. Il continua donc avec désinvolture, afin de camoufler ses soupçons :
- Et vous faites bien ! Nous avançons à grands pas ! Soit c'est un accident et un témoin de l'accident vous a envoyé son cadavre afin que vous sachiez ce qui était arrivé à Roberto, soit le chauffard a reconnu Roberto au moment de l'accident et vous l'a envoyé par la poste afin que vous puissiez avoir de ses nouvelles. Ou tout simplement pour vous faire souffrir. Dans les deux cas, l'expéditeur connaissait Roberto. Depuis quand Roberto a-t-il disparu ?
- Il y a deux jours environ.
- Était-il coutumier de ces absences ? Cela vous a-t-il paru inhabituel ?
- Non. C'était la première fois.
- Donc, vous avez été surprise. J'imagine que sa soudaine disparition vous a plongé dans un grand désarroi. Peut-être même avez-vous été affolée… Aucun voisin ne l'aurait vu sortir de chez vous ?
- À vrai dire, je ne leur ai pas vraiment demandé.
L'inspecteur Mollard fut surpris par cette déclaration. Néanmoins, il n'en laissa rien voir. L'étau se resserrait et le profil de Mme Lambris prenait des contours suffisamment flous pour justifier une arrestation. Toutefois, chaque suspect bénéficiait de la présomption d'innocence, à son grand regret. Il décida de changer d'angle d'attaque, tout en écrasant son cigare dans un cendrier mis à disposition.
- Bien, fit-il en se décollant du fauteuil à trous. Je suggère que vous m'accompagniez faire une déposition au commissariat mais avant, j'aimerais que vous me fassiez part des habitudes de Roberto.
- Roberto passait le plus clair de son temps sur le balcon. J'y ai mis sa litière, sa gamelle ainsi que quelques jouets. Il est… enfin, il était encore jeune et aimait beaucoup jouer. Quand il voulait dormir, il s'installait sur le canapé ou dormait tout simplement la nuit avec moi.

L'inspecteur Mollard traversa le salon, ouvrit la fenêtre et sortit sur le balcon. La litière était encore relativement propre, et le peu d'aliments pour chat qui se trouvaient dans sa gamelle commençait à pourrir. Quelques jouets étaient dispersés, tout semblait en ordre mais quelque chose retint son attention : les barreaux du balcon étaient suffisamment espacés pour permettre à Roberto de se jeter dans le vide. Aucune sécurité n'avait été prévu pour l'animal.

Le soleil était haut dans le ciel et frappait durement le parking et l'immeuble qui le surplombait. Il y avait sans doute quelque part sur ce balcon quelque chose à creuser. Des questions sans réponses l'assaillaient de toutes part, ce qui l'immergea dans une profonde période de doute qui ne dura heureusement pas. C'est pourquoi il remit ses lunettes noires et ajouta innocemment :

- Quinze étages, ça fait haut.
- On s'y habitue.
- Roberto avait combien de jouets sur ce balcon ?
- Trois ou quatre.
- Trois ? Ou quatre ?

La tension était palpable. Mme Lambris le fixa de son regard bleu acier en croisant les bras avec un air de défi. Une minute de long silence s'étira comme un élastique à la limite de la rupture. Le sujet était sensible et il était évident que Mme Lambris n'allait pas lâcher prise si facilement. L'inspecteur Mollard changea de stratégie, et de conversation.

- Votre chat était-il heureux, Mme Lambris ?
- Il n'avait aucune raison de se plaindre.
- Ce n'était pas ma question. Je vais la reformuler autrement. Roberto avait-il des motifs nécessaires et suffisants pour vouloir attenter à sa propre vie ? Nourrissait-il des pensées suicidaires ? Vous dites qu'il n'avait aucune raison de se plaindre, mais c'est vous qui le dites. Et apparemment, il n'y a personne d'autre pour infirmer vos dires.
- Qu'insinuez-vous, inspecteur ?
- Que Roberto aurait très bien pu décider d'en finir après une longue période de maltraitance. Se jeter dans le vide avant d'éclater sur la chaussée quinze étages plus bas, quoi de plus facile pour un chat. Et puis, beaucoup de voitures passent juste en bas, ce qui expliquerait les empreintes. Un témoin anonyme du suicide de Roberto – une bonne âme, assurément - vous aurait renvoyé Roberto par la poste, afin que vous assumiez pleinement vos responsabilités et votre rôle macabre dans cette mort tragique.
- Dans ce cas, pouquoi vous aurai-je contacté ?
- Pour obtenir un alibi parfait. À moins que vous ne vous soyiez envoyé le colis à vous-même afin de pouvoir rejeter votre responsabilité sur quelqu'un d'autre. Ce quelqu'un d'autre inconnu et donc introuvable, désigné comme coupable par vous, mettrait la police sur une fausse piste. Ce n'est pas très gentil de gaspiller l'argent du contribuable en recherches inutiles, Mme Lambris ! Mais ce n'est qu'une hypothèse.

- Qui reste à prouver, inspecteur.
- Nous verrons. Si tel est le cas, il y a certainement des témoins de votre manipulation du cadavre de Roberto sur la chaussée. Nous ferons des vérifications plus tard. En attendant, vous allez m'accompagner au poste.
- Certainement. Mais ne vous focalisez pas trop sur moi. Pendant que nous papotons, le coupable cours toujours.
- Nous allons le trouver, Mme Lambris, et faire la lumière sur toute cette histoire. Roberto sera vengé, l'auteur de ce misérable forfait puni.
- J'espère bien. Le temps de prendre mon sac à main et je vous suis au commissariat. Finissons-en.
- C'est comme si c'était fait.
Ils sortirent de l'appartement, longèrent un long couloir au bout duquel se trouvait l'ascenseur. Ils appuyèrent sur le bouton d'appel tandis qu'une voisine de palier, Mme Fougasse, ne tarda pas à les rejoindre, un sourire narquois aux lèvres.
- Bonjour, fit-elle d'un air enjoué.
- Bonjour, répondit l'inspecteur Mollard d'un air distrait.
- Bonjour, répondit froidement Mme Lambris.
La tenue vestimentaire pleine de couleurs de Mma Fougasse contrastait fortement avec celle de Mme Lambris, propre, sobre, soignée et de couleurs plutôt ternes. L'inspecteur Mollard sortit un cigare de la poche de son imperméable, l'alluma sans vergogne et vaporisa un ténébreux nuage épais et parfumé dans l'air confiné du couloir où clignotaient ça et là quelques néons qui jetaient une lumière blafarde mais bienvenue, l'architecte ayant omis de placer des baies vitrées dans toutes les parties communes.
Les portes de l'ascenseur s'ouvrirent enfin. Ils rentrèrent et l'inspecteur Mollard appuya sur le bouton du rez-de-chaussée. Il savourait son cigare tout en réfléchissant à la manière de clore cette sombre affaire. Il avait quelques pistes et les suivre toutes prendrait beaucoup de temps. Mais il faisait confiance à son instinct de limier, confirmé par le fait que les enquêtes qu'il menait étaient généralement résolues en un temps record. Sa patience avait des limites et cela, tous les malfaiteurs de cette ville le savaient. La hiérarchie elle-même reconnaissait que sa réputation ne s'était pas faite toute seule et que ce n'était pas pour rien qu'on lui confiait les enquêtes les plus difficiles, celles qu'aucun collègue de la région ne se risquait à essayer de résoudre seul. Mais pourquoi les laissaient-ils tous filer, se demandait-il. Si ça ne tenait qu'à lui, il y a longtemps que le crime aurait été complètement éradiqué. Mais malheureusement, il n'y aurait plus de mystère à éclaircir, encore moins d'énigmes à résoudre. L'inspecteur Mollard remercia le ciel de l'avoir gratifié d'un tel don. L'ennui, ça n'était pas encore pour demain.
- En tous cas, fit Mme Fougasse, ça fait du bien de ne plus entendre ces satanés miaulements dès qu'on ouvre une fenêtre.
Le dixième étage venait de passer. L'inspecteur Mollard émit un léger nuage tout en réfléchissant aux multiples pistes qui s'étaient présentées. Il se demandait laquelle suivre en priorité tandis que Mme

Lambris triturait son sac à main, visiblement nerveuse. Faire le deuil d'un animal aussi exceptionnel que Roberto ne semblait pas aussi facile qu'on pourrait le croire.
- On dit que les chats sont propres, ajouta Mme Fougasse. Moi, je dirais plutôt qu'ils salissent tout ce qu'il touchent.
Le cinquième étage venait de passer. L'inspecteur Mollard consulta sa montre. Ces ascenseurs étaient vraiment lents.
- Tenez, pas plus tard que cette semaine, renchérit Mme Fougasse, un chat s'est jeté sur la voiture neuve de mon cousin. Il en a mis par-tout ! On dit que les chats sont indépendants, moi je dirais plutôt qu'ils sont mal éduqués !
L'inspecteur Mollard s'impatientait et commençait à avoir mal au crâne. Pour lui, les conversations des femmes avaient toujours relevé de la plus totale futilité. Toujours à se plaindre ou à s'emballer pour les nouveaux produits du supermarché du centre-ville. Le fond sonore qu'elles produisaient par leurs babillages incessants l'avaient toujours profondément irrité, si en plus il devait y faire attention !
Heureusement, la petite sonnerie de l'ascenseur retentit, indiquant le rez-de-chaussée. C'est à cet instant précis que Mme Fougasse, après avoir bien regardé Mme Lambris dans les yeux, se fendit d'un 'miaou-miaou' rigolo, à la suite de quoi Mme Lambris se jeta sur elle en la griffant, la frappant de toutes ses forces et tenta de l'étrangler. Elles roulèrent hors de l'ascenseur, les yeux exorbités et pleurant de haine, chacune voulant la mort de l'autre. L'inspecteur Mollard éteignit son cigare à regret, puis les sépara fermement, mais avec bienveillance. Menottant une Mme Lambris qui rugissait sans cesse et qu'il maîtrisait à grand-peine, il lui asséna ses phrases fétiches :
- Je vous arrête pour tentative de meurtre. Tout ce que vous direz pourra se retourner contre vous !
Il sortit de l'immeuble en traînant Mme Lambris qui se débattait encore, laissant Mme Fougasse dans le hall, hurler et miauler derrière lui. Arrivé sur le parking où l'attendait sa Peugeot 604 blanche, il y enferma Mme Lambris, le temps qu'elle se calme. Il ressortit un cigare de sa poche qu'il alluma avec fierté. L'enquête avait été résolue aussi vite que d'habitude, son professionnalisme n'était pas prêt d'être remis en question. L'inspecteur Henri Mollard n'était pas né de la dernière pluie et ça allait se savoir.
Les rayons du soleil dardaient sur la ville, les enfants jouaient sur les trottoirs, quelques voitures sortaient du parking. Chacun vaquait à ses occupations et c'était mieux ainsi. Il termina tranquillement son cigare, lança un énorme crachat sur le trottoir – signe d'assurance et de réussite – et prit le volant de sa Peugeot en direction du commissariat de la rue du Levant, à Corbilly-les-Boisseaux.

—

Dix mille francs !

C'était un dimanche d'été au stade Fernand Raynaud, mais un dimanche pas comme les autres puisque le club sportif de Corbilly-les-Boisseaux recevait à domicile l'équipe de football adverse de Grignon. Les tribunes étaient noires de monde pour l'événement de l'année : en effet, le vainqueur du match irait en finale du championnat de France de division 3 ! Monsieur le Maire, tous les notables de la ville et des centaines de spectateurs avaient répondu présent, à l'instar des journalistes et photographes du journal Ballon Rond Hebdo. L'inspecteur Mollard, fervent supporter du CS Corbilly-les-Boisseaux, assistait lui aussi au match, une bouteille de Kronenbourg dans une main et son fameux cigare dans l'autre. Nous étions en pleine mi-temps et l'équipe de Corbilly-les-Boisseaux menait pour l'instant 2-1 grâce aux assauts victorieux et synchronisés d'attaquants comme Michel Renoir dit 'Mimi le boulet' et de Jean-Baptiste Fegarolla dit 'Jibé la pointe'. Le président du club, Daniel Marrainier, un solide gaillard assis à ses côtés, était devenu un grand ami suite à sa résolution de la retentissante affaire des 'billets doux'. Tous deux spéculaient avec enthousiasme sur l'issue du match qui ne pouvait être que favorable aux Corbillois. Mais dans le brouhaha ambiant et la bonne humeur générale, alors que les deux équipes revenaient sur le terrain, personne ne se doutait de la tournure qu'allait prendre cette rencontre.

Le public vit revenir l'arbitre, un ressortissant de la commune de Villefraîche répondant au nom de Martin Münster et apprécié des connaisseurs, qui semblait exulter et lever les bras d'un air victorieux, courant et embrassant tous les joueurs à sa portée. Même de loin, il avait l'air si heureux et passionné qu'il provoqua l'intérêt de l'inspecteur Mollard, chez qui tout événement inhabituel déclenchait immédiatement ses instincts policiers et aiguisait ses puissantes facultés d'analyse. Par déformation professionnelle, sans doute, il se mit automatiquement en mode surveillance tout en finissant tranquillement sa bouteille de bière et son cigare, à l'affût du moindre oscillement anormal du déroulement des événements qui devaient suivre – même si ses lunettes noires, oubliées sur la commode, lui manquaient. Il n'allait pas être déçu.

Après maintes embrassades, Martin Münster rejoignit le milieu de terrain, ses longs cheveux bouclés peinant à le suivre dans sa course. Puis il se stabilisa, ainsi que tous les joueurs. Le ballon fut posé et la deuxième mi-temps reprit, tout comme les commentaires provenant des hauts-parleurs qui grésillaient des messages publicitaires vantant les mérites de la boisson anisée Ricard et du garage local Martigot. Le cigare tenu fermement par des mâchoires contractées au maximum, l'inspecteur Mollard n'allait rien perdre de l'action. Le capitaine du FC Grigon, Clément Bourgeois, fit une subtile passe aveugle à son ailier droit, Joseph Labruge qui réussit à déborder le Corbillois Francis Poupaud sur sa gauche grâce à une de ses accélérations brutales dont il avait le secret. Face à lui se tenaient Michel Renoir et Christophe Lenglatte, deux attaquants aux couleurs vertes et noires de Corbilly-les-Boisseaux qui

fondèrent sur lui afin de le forcer à bloquer sa position et de chercher un Grignonnais disponible à l'avant pour une réception sécurisée du précieux ballon. Mais Joseph Labruge, bien que dépourvu de yeux dans le dos, savait qu'il pouvait compter sur son camarade de toujours, Germain Brunoy. Il propulsa à l'arrière et à ras de terre d'un coup de talon inattendu le ballon qui fut récupéré par Germain Brunoy dit 'le fossoyeur', surnom dû à des frappes longues qui généraient automatiquement un trou conséquent dans le gazon. C'est ce qu'il se passa lorsqu'il décida de renverser le jeu sur l'aile gauche en envoyant le ballon sur Roger Lemaître, relativement bien placé puisqu'il se trouvait à présent dans la surface adverse, celle des Corbillois. Heureusement pour ceux-ci, le valeureux attaquant Frank Müller dit 'le magicien', marquant discrètement Roger Lemaître à distance, réussit à se placer pile devant lui par surprise et d'un coup de tête rotatif, détourna le ballon vers un autre Corbillois de renom, le capitaine Jean-Baptiste Fegarolla. Si Roger Lemaître avait cru opportun de bomber le torse en prévision d'un amorti de la poitrine, il en fut pour ses frais, car la fabuleuse équipe de Corbilly-les-Boisseaux avait repris le ballon et ne comptait pas le lâcher de sitôt. Fegarolla, seul et démarqué, entama une course rapide et impressionnante, la balle accélérant et décélérant devant lui comme un yo-yo à l'horizontale, menée par le fil invisible du talent footballistique que 'Jibé la pointe' avait hérité de son père, qui lui-même l'avait hérité de son paternel. Il ne tarda pas à se retrouver en zone adverse, prestement accompagné de Pierre Lebatelier, Michel Renoir et Adolphe Lebranchu. Attendu par le reste de l'équipe grignonnaise - qui ne s'attendait pas à une contre-attaque aussi soudaine et dont la défense devrait faire preuve d'héroïsme puisqu'elle demeurerait isolée en attendant le rapatriement des troupes, maintenant trop loin pour être d'une aide quelconque - il se déporta sur la droite à la suite d'un dribble réussi sur Georges Butor et centra sur Adolphe Lebranchu qui tenta une frappe du cou du pied malgré la présence plutôt gênante d'Aristide Varron dit 'le colosse', sans doute à cause de sa taille et de ses membres épais. Celui-ci s'étant posté fermement devant la petite ouverture laissée à dessein par le gardien grignonnais, le ballon fut brutalement interrompu dans sa course par sa main – ou peut-être l'épaule, l'arbitre n'ayant pas sifflé, contrairement au public local – puis dégagé loin devant après une brève jonglerie. La déception se lisait sur les visages des Corbillois, mais grâce à Dieu et à l'enthousiasme de leurs supporters, ils menaient toujours.

- Une occasion manquée, soupira Daniel Marrainier. Mais ces abrutis sont trop confiants, ça les perdra !

L'inspecteur Mollard grogna un peu, la bouteille pratiquement vide et le cigare éteint. Quant à l'entraîneur du club Corbillois, allant et venant devant le banc de touche tout en insultant ses joueurs, il transpirait la fébrilité par tous les pores de son survêtement. Les hauts-parleurs grésillèrent quelques commentaires inaudibles mais le ton énergique ne laissait aucun doute : la lutte allait être sévère.

Le ballon fut récupéré en milieu de terrain par un autre Grignonnais, Charlie Gaton, qui put enfin exécuter son geste favori, celui de l'aile de pigeon, avant de faire mine de répondre à l'appel de balle d'Édouard Machado, en retrait mais totalement démarqué. Au lieu de cela, il décida brusquement de s'en prendre à son adversaire de toujours, Christophe Lenglatte, qui l'avait copieusement insulté lors

d'un précédent match. À l'époque, un litige concernant un débordement possible du ballon hors de la ligne de touche les avait opposé : Machado avait récupéré le ballon de justesse, semblait-il, mais ce n'était pas l'avis de Lenglatte qui s'en était pris au juge de touche, lui reprochant de ne pas avoir sifflé. L'arbitre lui avait asséné un carton jaune dans la foulée, ce qui avait énervé Lenglatte qui bouscula Machado tout en insultant la mère de celui-ci. Sans raison selon l'arbitre, qui lui asséna un deuxième carton – rouge cette fois. Mais c'était l'heure du duel, à présent. Machado fonça sur Lenglatte et lui administra un café crème humiliant que Lenglatte ne digéra pas. Tandis que Machado fendait le gazon où les Corbillois l'attendaient de pied ferme, Lenglatte le poursuivit et le tacla avant même qu'il eût le temps d'essayer de franchir les lignes adverses. Machado s'écroula, hurlant de douleur, ce qui n'impressionna personne. En effet, tout le monde savait qu'avant de devenir footballeur amateur, son rêve était de devenir acteur, comme Patrick Dewaere. Même Martin Münster, l'arbitre actuel qui n'était pourtant pas du coin, le savait. C'est pourquoi, sifflet en bouche, il fit signe d'un moulinet de la main que l'action continuait et devait suivre son cours jusqu'à sa résolution. Quelques banderoles s'agitèrent inutilement côté grignonnais, ce qui n'empêcha pas le ballon esseulé de rouler quelques secondes jusqu'à Michel Renoir qui le récupéra sans encombre, tandis que l'entraîneur du FC Grignon gueulait sur Machado tout en lui disant d'arrêter son cirque. Les joueurs Corbillois, fair play, se firent tranquillement de longues passes façon essuie-glace, le temps que Machado récupère un peu et se relève enfin, après quelques grimaces de circonstance et une démarche claudiquante qui disparut instantanément quelques secondes plus tard. Jibé la pointe renvoya délicatement le ballon à son gardien, Maurice Lavandier, qui dégagea goulûment en direction du milieu de terrain Stéphane Pirren, dit 'Jean Valjean' – car il n'aimait pas l'injustice. C'est pourquoi il donna le ballon à l'ailier droit Miguel Martinez, bien que celui-ci soit collé de près par Roger Lemaître qui l'entrava si bien et si proche des tribunes que Martinez fut sifflé par le juge de touche et dut laisser la balle. Il n'en avait pas profité longtemps mais le sens du collectif étant fortement ancré en lui, il n'hésita pas à courir vers Georges Butor qui venait de réceptionner le ballon propulsé des grosses mains de Lemaître en le bloquant net sous ses crampons. Mais il ne fut pas assez rapide : Butor, ayant repéré Joseph Labruge qui se dirigeait vers l'avant, démarqué mais pas encore hors jeu, frappa d'un mouvement ample le ballon qui fit une longue et haute parabole avant de rebondir sur un genou ferme et relevé. La manœuvre allait s'avérer payante, puisqu'il réussit à dribbler dans la foulée le dernier défenseur Corbillois et à menacer directement le gardien, Maurice Lavandier, qui hésita entre risquer une sortie périlleuse ou rester entre les poteaux les bras écartés. Georges Butor, arrivé à moins de trois mètres, fit mine de buter, ce qui poussa Lavandier à choisir - on ne sait trop pourquoi - la première option à la dernière seconde. Butor, contre toute attente, le loba savamment et engrangea ainsi un deuxième but pour le FC Grignon. Les deux équipes étaient maintenant à égalité, ce qui ne manquerait pas de relancer les ardeurs guerrières. Une clameur s'éleva et les banderoles grignonnaises s'agitèrent, accompagnant Butor dans sa course joyeuse, pendant que Lavandier se prenait la tête à deux mains, pleine d'une douleur irréfutable.

Quelques secondes s'écoulèrent furieusement jusqu'à ce que les regards finissent enfin par se tourner vers l'arbitre Martin Münster, raide mort, une bouteille de bière vide à ses côtés. Lavandier resta interdit, le ballon entre les mains, ne sachant quoi faire et semblant attendre que la silhouette noire et couchée sur le ventre, immobile, se lève enfin pour continuer le match. L'inspecteur Mollard, de son côté, reconnut immédiatement un cas de tentative d'homicide volontaire, car son intuition lui disait que Martin Münster n'était pas homme à risquer de perdre la possibilité d'exercer son métier d'arbitre en buvant de la bière sur son lieu de travail. De plus, la bouteille était vide et il n'aurait jamais pu boire en cachette devant autant de témoins sans se faire remarquer. Il y avait donc lieu de penser que quelqu'un avait lancé cette bouteille en direction de l'arbitre. Restait à savoir si ce jet a priori délibéré visait l'arbitre en particulier ou si celui-ci s'était involontairement placé entre l'auteur dudit jet et une poubelle imaginaire. L'inspecteur en était là de ses réflexions lorsqu'il arriva en titubant près des commentateurs installés à proximité et leur prit le micro en annonçant au public d'une voix autoritaire :

- Ici l'inspecteur Mollard ! Que personne ne bouge ! Les joueurs doivent s'écarter du corps et ne toucher à aucune pièce à conviction !

Le président du club, Daniel Marrainer, était resté les bras ballants, debout dans la tribune, à l'image d'un public décontenancé et surtout, angoissé à l'idée d'une possible annulation de la demi-finale. Les infirmiers arrivèrent entre-temps près du corps, bientôt rejoints par l'inspecteur Mollard. Ils firent la moue une fois l'auscultation de rigueur effectuée : le match était foutu. L'arbitre était visiblement mort et il n'y avait personne pour le remplacer. Les journalistes de Ballon Rond Hebdo vinrent prendre des photos à une distance respectueuse – 3 mètres maximum - principalement due à la fonction très honorable de l'ex-arbitre Martin Münster. Puis les commentateurs reprirent le micro afin d'annoncer la fin du match aux spectateurs qui quittèrent les tribunes à regret. L'inspecteur Mollard sortit un mouchoir de sa poche et se saisit de la bouteille vide, pièce à conviction qu'il fournirait aux collègues de la police scientifique de Ploutardec, la meilleure de la région. Lorsqu'il se retourna, les tribunes étaient vides – trop tard pour une garde à vue générale - et il ne restait plus que les joueurs des deux équipes, les entraîneurs et juges de touche, les deux présidents de club qui venaient de les rejoindre sur le terrain, monsieur le Maire ainsi qu'une poignée de supporters curieux. Le square Mancini étant proche et fort agréable en cette saison, les gens étaient partis s'y détendre un peu, d'autant plus qu'un marchand ambulant de barbe-à-papa y déambulait souvent le dimanche.

- Je suppose que personne n'a rien vu, fit l'inspecteur Mollard en rangeant la bouteille vide dans la poche de son imperméable.

Ils firent non de la tête. L'inspecteur Mollard s'adressa solennellement aux infirmiers :

- Vous pouvez l'emmener à l'hôpital. Le médecin-légiste nous confirmera tout ça.

Les infirmiers le posèrent sur la civière avec précaution. Ils se préparaient à soulever l'ensemble lorsque Mme Münster fit son apparition à l'entrée du terrain à grands cris. Elle qui se délassait sur un banc au square Mancini au moment d'entendre la nouvelle de la bouche d'un enfant, dut venir se précipiter sur

le terrain avec encore plus de grâce que le milieu de terrain Corbillois Stéphane Pirren, même si ses capacités sportives en ce qui concerne la maîtrise du ballon restaient encore à prouver. Tout le monde s'écarta, afin de la laisser s'écrouler sur le corps en hurlant de douleur, ce qui rappela vaguement quelque chose à l'inspecteur Mollard dont les yeux se plissèrent instantanément.
- Pourquoi, cria-t-elle en sanglotant le plus bruyamment possible. Pourquoi ?
Les larmes roulaient sans effort sur ses joues rosies par l'émotion. Elle était blonde platine, jeune et plutôt affriolante dans sa robe mi-longue noire et blanche aux accents modernes. Les flashes des photographes de Ballon Rond Hebdo crépitèrent, transformant l'eau salée de ses pleurs en petites rivières de diamants. Puis elle reprit, en essayant plusieurs tons :
- Pourquoi ? Mais pourquoi ?
Comme personne n'avait de réponse précise à lui fournir, tout le monde se tut. Cependant, le match avait été éprouvant, même si les trente-cinq minutes restantes ne seraient jamais jouées. Pour les entraîneurs, les présidents de deux clubs, la Fédération et monsieur le Maire, une date ultérieure était inévitable. Mais laquelle ? Ils s'éloignèrent lentement en discutant des diverses possibilités, tandis que les joueurs s'éclipsaient lentement vers les vestiaires, franchement désappointés.
L'inspecteur Mollard les héla :
- Je n'ai pas tout à fait fini. Messieurs, l'arbitre avait l'air très joyeux sur le terrain après la mi-temps. Vous a-t-il fait part d'un événement particulier ?
Les joueurs haussèrent les épaules en se grattant la tête. L'un d'eux, André Chausson – gardien de but grignonnais – se rappela d'une phrase que le défunt Martin Münster avait lancé : 'On a gagné !'
- On n'avait pas fini le match, pourtant, ajouta-t-il.
- Oui, c'est vrai, renchérit Poupaud, on n'a pas fini.
L'inspecteur Mollard insista.
- Qui parmi vous connaissait M. Münster ?
Les regards se tournèrent vers le Corbillois Lionel Lanchois dit le 'solitaire' et qui restait souvent sur le banc de touche, ne remplaçant un joueur qu'en dernier recours. Ce surnom, il le devait à un jeu plutôt personnel. Une fois qu'on lui avait passé le ballon, personne, pas même ses partenaires, ne pouvait le lui reprendre. C'était une incroyable faculté dont l'origine fut découverte lors d'une interview avec Ballon Rond Hebdo. À la question du journaliste qui lui avait demandé pourquoi il ne passait pas le ballon, il avait répondu : 'donné, c'est donné, reprendre, c'est voler.' C'est pourquoi il répondit le plus honnêtement du monde à l'inspecteur Mollard :
- On va souvent boire des coups ensemble. Il aime bien le pastis.
- Et… Où était-il pendant cette mi-temps ?
- Au Balto, juste derrière le stade. Il m'a dit, 'je vais boire un coup et fumer une cigarette, je reviens'.
- Rien de particulier, donc. Messieurs, vous pouvez disposer.
Ils continuèrent leur route vers les vestiaires. Toutefois, l'inspecteur Mollard retint Édouard Machado

quelques minutes sur la pelouse du stade Fernand Raynaud. C'était crucial pour la suite de l'enquête, mais l'inspecteur Mollard engagea la conversation sur un ton badin tout en sortant un cigare de sa poche, dans le but d'obtenir des informations dans un contexte convivial, malgré les circonstances.
- Alors, fit l'inspecteur Mollard en allumant son cigare. Pas trop déçu ?
- Ah si. J'aurais bien voulu lui mettre une branlée, à cet enculé de Lenglatte de mes deux ! Mais bon ça sera pour la prochaine fois. Nous les Grignonnais, on est les meilleurs !
- Ça reste encore à voir, rétorqua l'inspecteur. N'oubliez pas qu'on vous a battu déjà trois fois ! Sur cinq rencontres ! Alors, Machado, vous n'allez pas trop la ramener avec moi ! Je vous fiche mon billet qu'on vous mettra 2-0 ! Et sans penalty !
- Ça m'étonnerait, inspecteur. On a recruté un petit jeune qui vient de loin, il va vous en mettre plein la vue, s'il arrive à temps ! Un génie, il paraît. L'entraîneur l'a surnommé Confettis, parce qu'il va vous en faire voir de toutes les couleurs !
- Pas un vrai Grignonnais, donc. Vous êtes tombés bien bas.
- Pour nous, c'est le résultat qui compte.
- Ah, le progrès, le progrès ! Mais revenons-en à notre affaire… Connaissiez-vous Martin Münster ?
- Pas plus que ça.
- Sa femme non plus ?
- Non. Mais je regrette, soupira-t-il en observant de loin la nouvelle veuve qui s'éplorait à pleins poumons en levant les bras au ciel et les infirmiers qui attendaient patiemment dans le stade désert. Elle est assez mignonne.
- Merci. Ça sera tout. Au fait, simple curiosité… Où preniez-vous vos cours de théâtre ?
- À Brives-les-Ponts. Les cours sont vraiment sympas, on apprend plein de trucs. Mais c'était il y a longtemps.
L'inspecteur Mollard plissa les yeux avant de le laisser rejoindre les autres qui prenaient déjà leur douche. Il avait résolu l'affaire. Trouver le coupable n'était qu'une question de temps.
Il rejoignit les infirmiers, les ambulanciers qui venaient d'arriver - prévenus par un juge de touche solidaire, Mme Münster et son mari mort sur la civière. Il lança un nuage de fumée dans l'air et adressa aux ambulanciers une de ses phrases favorites.
- Embarquez-le.
L'inspecteur Mollard laissa la petite troupe s'occuper du cadavre puis sortit du stade pour rejoindre Daniel Marrainier et monsieur le Maire sur le trottoir. Il apprit que tout le monde avait convenu d'un arrangement : le match FC Grignon – CS Corbilly-les-Boisseaux aurait lieu la semaine suivante. Soulagé, l'inspecteur Mollard cracha sur le trottoir – signe de virilité et de succès – puis alla finir son cigare à la terrasse du Balto.

Dix jours plus tard, alors que l'inspecteur Mollard triait quelques formulaires dans son bureau cossu du commissariat de Corbilly-les-Boisseaux, le brigadier Camille Froissart – un de ses plus grands admirateurs – frappa à la porte.

- Entrez, Froissart !

- Merci. Félicitations, chef !

- Eh oui. Vous me devez une bière. Je vous avais bien dit qu'on gagnerait ce match 2-0 !

- Euh… Non, je parlais du tueur à la bouteille vide. Vous aviez vu juste.

L'inspecteur Mollard sortit un cigare de sa poche et l'alluma d'un air concentré. Le jeune Froissart, affecté récemment à la circulation du carrefour du Puiseux, secteur nord-est, allait affronter tout au long de sa carrière des criminels dont le faible niveau de conscience morale défiait l'imagination des hommes de bonne volonté. Il convenait de l'en prévenir le plus décemment possible.

- La chair est faible, Froissart ! Pour un flic comme vous qui manquez encore cruellement d'expérience, sachez que vous serez chaque jour le témoin impuissant de drames aussi inutiles que nécessaires à la société qui, pour fonctionner le mieux possible, a toutefois besoin qu'on lui rappelle qu'elle est sans cesse au bord du gouffre et qu'il est de notre devoir de la guider le long de ce même bord sans toutefois trop l'en éloigner, si je puis dire. Quel est le nom du suspect ?

- Marcel Krazdicki.

- Qui est ?

- L'amant présumé de Mme Münster !

- Mobile possible du crime ?

- Jalousie, inspecteur !

Le brigadier Froissart claqua des talons avec le sourire de celui qui avait encore la vie devant lui.

- Vous apprenez vite, Froissart ! Cette filature a bien fonctionné, apparemment. Comment a réagi Mme Münster ?

- Très mal, chef. Mes collègues m'ont raconté qu'elle s'était déguisée en femme de ménage afin de rejoindre le suspect dans un hôtel sordide, où nous l'avons appréhendé. Elle nous a fait une scène !

- À l'hôtel de la Rose Bleue, j'imagine.

Le brigadier Froissart fut soufflé par la perspicacité de l'inspecteur Mollard, qui tira une grosse bouffée de son cigare et la recracha sans effort dans la pénombre moite et chaude de son bureau. Puis il reprit :

- Nous l'avons interrogée aussi, mais elle nie toute participation ou préméditation. Elle parle même de coïncidence. Tout comme Krazdicki qui nous a rappelé l'absence totale de témoin de cet acte sauvage et meurtrier. Mais ses empreintes retrouvées sur l'arme du crime nous permettent son inculpation pour tentative d'homicide volontaire, sans garantie toutefois qu'il sera condamné. Il prétend déjà que la bouteille vide a très bien pu être récupérée par un voisin de tribune et lancée par celui-ci.

- Peu probable, mais plausible. Ça dépendra du juge.

- Et nous n'avons aucune charge contre Mme Münster hormis une forte présomption d'adultère qu'elle

a aussi nié en bloc, prétextant qu'ils se retrouvaient à l'hôtel pour répéter un rôle de femme de ménage en prévision de futures auditions, Marcel Krazdicki ayant été son professeur de théâtre. Il la trouve très douée et pense qu'elle a de l'avenir.

- C'est aussi mon avis.

- D'ailleurs, Ballon Rond Hebdo a fait la une avec une photo d'elle lors de l'enterrement.

Le brigadier Froissart déplia le journal qui affichait une photo de la veuve et sur lequel on pouvait lire sans effort : 'L'arbitre mort provoque le report du match', suivi d'une citation de Mme Münster mise en exergue : 'Il est mort comme il a vécu, dans l'impartialité la plus totale. Ce match nul qu'il a inscrit dans toutes les mémoires, c'est le symbole d'une vie dédiée à l'égalité pour tous.'

- Oui, j'y étais, fit l'inspecteur Mollard, dubitatif. Elle a fait pleurer beaucoup de monde.

- Elle est partie ce matin de Villefraîche le lendemain pour s'installer à Meunon-la-Garenne, une ville à la hauteur de ses ambitions, selon ses déclarations parues dans l'article de presse.

- Avec un joli pactole, Froissart !

- Comment ça ?

- J'ai interrogé le serveur du Balto. Martin Münster avait demandé quels étaient les numéros gagnants du loto. Il m'a dit qu'il était parti tout content, en laissant un pourboire et un bout de papier sur le comptoir qu'il avait sorti de son short. Il s'agissait des numéros qu'il avait joué la veille. Avant de le jeter, il a vérifié par curiosité ces chiffres et ceux du tirage.

- Alors ? fit Froissart d'une voix trépidant d'impatience, l'impatience d'une jeunesse naïve et idéaliste, dotée de la confusion émotionnelle des genres typique des nouvelles générations.

- Tenez-vous bien, Froissart : Martin Münster avait gagné dix mille francs. C'est un mobile largement suffisant pour tuer quelqu'un. Mais nous ne pouvons pas prouver que Krazdicki savait que Martin Münster avait joué les numéros gagnants au moment des faits, ni que Mme Münster ait pu commanditer ce jet de bouteille impromptu sans aveux de leur part. La seule chose de sûre, c'est qu'il ne verra jamais la couleur de cet argent, contrairement à Mme Münster, restée libre comme l'air, billet de loto gagnant en poche et une grande carrière d'actrice devant elle… Pendant que M. Krazdicki pourrit en prison en attendant son procès. Ah, elles sont fortes, ces femmes !

- En tous cas, nous allons en finale !

- En effet, Froissart. Votre sens des priorités vous honore. Quant à Krazdicki, son sort dépend maintenant du juge et d'un éventuel témoignage de Mme feu Martin Münster qui, à mon avis, est déjà passée à autre chose. Cela ne nous regarde plus.

- Dix mille francs !

- Oui, Froissart, soupira l'inspecteur Mollard en écrasant son cigare dans un cendrier Ricard. Nous sommes bien peu de choses.

—

Un exemple doit être fait.

À peine venait-il de boucler la célèbre affaire des 'nuisettes' le mois précédent, que le poste téléphonique de l'inspecteur Mollard sonna. Il triait quelques formulaires entre deux cigares lorsque ce coup de fil vint subitement l'entraver dans ses démarches administratives. C'est pourquoi il grogna tout en égrenant son grade et son patronyme, mais finit par raccrocher le combiné d'un air satisfait au bout d'une minute. On ne l'avait pas dérangé pour rien : on tentait vainement de faire parler le 'clown balafré' durant sa garde à vue, mais il récalcitrait avec arrogance, se réfugiant dans un mutisme sardonique. Le brigadier Froissart, aidé des gardiens de la paix Maxime Fleuret et Victor Merlan, le travaillait depuis une heure déjà, sans aucun résultat. Il se leva prestement et se dirigea vers le bureau voisin où Jeannine, la secrétaire, conservait le dossier du suspect en double exemplaire, afin d'en examiner le détail. Cela ne lui prit qu'une minute, l'habitude étant devenu un réflexe. Il referma le dossier qui ne contenait rien de plus que ce qu'avait mentionné les journaux à de nombreuses reprises. Il se tourna vers Jeannine, habilitée et habituée à rassembler diverses plaintes ayant la même origine.
- J'imagine que cette compilation des faits est exhaustive ?
L'inspecteur Mollard posait la question par pure politesse. Il savait que Jeannine avait remporté tous les concours de vitesse de frappe dactylographique dans une jeunesse pas si lointaine. Elle leva ses grands yeux de sa machine à écrire en répondant sans ambages, avec un sourire complice et un strabisme convergent savamment modulé par des nouvelles montures marron pailleté :
- Il y a tout, Henri. J'espère qu'il va avouer, cette ordure.
L'inspecteur Mollard sortit de son bureau en titubant, le dossier à la main, non sans ajouter à sa démarche un clin d'œil suivi d'un compliment. Ce qui faisait toujours plaisir aux femmes.
- Avec vous dans mon équipe, c'est comme si c'était fait.
Jeannine reprit sa frappe et l'inspecteur Mollard partit rejoindre ses collègues plutôt nerveux qui l'attendaient dans le couloir, cigarettes à la main. Visiblement, ils étaient déjà à bout. Il s'approcha d'eux et alluma un cigare par solidarité. À sa vue, ils soupirèrent de soulagement, agacés par le comportement du suspect qui se trouvait dans le bureau de Froissart, menotté mais impassible, comme pouvait le constater l'inspecteur Mollard qui l'observait à travers le carreau de la porte. Le gardien de la paix Corentin Manelon occupait un des trois bureaux de la pièce, sirotant un café bien serré, profitant d'une pause dans la frappe du compte rendu.
- Il nie toute implication, inspecteur, fit Merlan.
- Pourtant, les faits sont là, renchérit Fleuret. Mais il est sûr que ce n'est pas lui.
L'inspecteur Mollard lança un nuage de fumée jaune pâle dans l'air confiné du couloir et ajouta :
- Pas de preuves directes, donc. Convoquez-moi victimes et témoins. Nous procéderons à une identification-reconstitution en règle après l'interrogatoire. Ça devrait suffire à l'inculper.

Il pénétra dans la pièce, fin prêt pour un bras de fer bienvenu. Le suspect, un certain Sylvestre Morceau, avait été appréhendé et amené au poste lors d'un simple contrôle de véhicule au carrefour du Puiseux. Son comportement étrange, ainsi qu'une perruque jaune citron posée sur le siège passager, avait mis la puce à l'oreille du brigadier Froissart. D'autant plus que le modèle de sa voiture, une Renault 5 rouge, correspondait au signalement et était activement recherché. Les victimes et témoins étant trop choquées pour relever le numéro de la plaque d'immatriculation, les agents de la police nationale n'avaient pu interpeller directement l'auteur des délits. Toutefois, l'intuition encore balbutiante du brigadier Froissart, ajoutée à son sens aigu de l'observation, le mit sur la piste instantanément. Il l'arrêta sur le champ et le fit monter dans le panier à salade, direction le commissariat de Corbilly-les-Boisseaux, illico presto.

Lorsque l'inspecteur Mollard entra, Sylvestre Morceau se tournait les pouces et l'agent Manelon se servait une troisième tasse de café. Le modus operandi de cette vermine était toujours le même mais malgré tout, il avait réussi à passer entre les mailles du filet pendant plusieurs mois. D'après le dossier, son champ d'action ne se limitait pas à Corbilly-les-Boisseaux. Il sévissait dans toute la région impunément, telle une anguille vicieuse se vautrant dans les eaux boueuses et sales du péché.

- Inspecteur Mollard, fit l'inspecteur Mollard en s'installant tranquillement dans le fauteuil laissé vacant par le brigadier Froissart. Asseyez-vous.

Sylvestre Morceau, déjà assis, ne fut nullement déstabilisé par cette première approche. Il afficha un sourire sadique tout en exhibant ses menottes et ajouta :

- Je serais mieux installé sans ces fichus bracelets. De plus, il faut que j'aille aux toilettes.

L'inspecteur Mollard lança mollement un nuage de fumée dans sa direction, tout en jaugeant le bonhomme. La quarantaine bien affirmée, propre sur lui malgré un costume de vendeur aux couleurs dégoûtantes, les cheveux blonds-gris permanentés, le teint hâlé par de nombreux trajets en voiture, le cou ornée d'une chaîne en or, des dents qui faisaient mal aux yeux, les mains manucurées et une eau de toilette américaine au parfum subtil mais entêtant, Sylvestre Morceau n'avait rien qui plaidait en sa faveur : l'inspecteur Mollard n'aimait ni les criminels, ni les vantards.

- Manelon, passez-moi l'annuaire, fit-il en posant négligemment les pieds sur le bureau. Manelon s'exécuta, puis se rassit en buvant une tasse de café.

Le bureau de Froissart, plutôt mal exposé au trajet du soleil, restait cependant agréable en cette saison si on prenait le soin d'ouvrir la fenêtre qui donnait sur la cour intérieure – surtout en ce magnifique début d'après-midi. Ainsi, on bénéficiait à la fois d'une certaine fraîcheur, due aux murs épais et à la mauvaise exposition du bureau au soleil, tempérée par une chaleur bienvenue provenant de la fenêtre. L'inspecteur Mollard feuilleta l'annuaire une heure ou deux. Manelon, lui, avait déplié le journal et s'était attelé aux mots croisés les plus difficiles. Il faut dire qu'il en avait vécu, des gardes à vue : il avait même dépassé le niveau débutant depuis quelques années pour arriver au niveau expert aujourd'hui. Réputé pour avoir réussi là où tous ses collègues échouaient systématiquement, on faisait souvent appel à lui pour assister l'inspecteur dans les gardes à vue les plus implacables. Aucune feuille de chou, quelle que

soit son origine, ne pouvait contenir des mots croisés imperméables au vocabulaire et à l'insatiable sagacité de Corentin Manelon. Et dans la pile de feuilles de choux entassée dans un recoin de l'armoire, beaucoup de mots croisés restaient encore à explorer. C'était une perspective qui ne l'effrayait pas, bien au contraire. Manelon adorait les défis.

Quant à l'inspecteur Mollard, il aimait bien parcourir les annuaires et Bottins en tous genres de la région. Cela lui permettait de noter des bonnes adresses, que ce soit pour des réparateurs ou ouvriers spécialisés dans les pavillons, ou pour inviter sa femme, Mathilde, bonne cuisinière mais qui savait aussi apprécier un bon restaurant de temps en temps.

Quelques oiseaux pépiaient au loin, sur un bouleau. La circulation, dont les vagues échos parvenaient jusqu'à eux, était constante mais relativement peu intense. Quelques va-et-vient, rires et discussions, animaient calmement le couloir du commissariat. Un hâvre de paix qui malheureusement – comme l'histoire de l'humanité l'avait déjà maintes fois démontré – ne dura pas.

- Je veux un avocat, lança Sylvestre Morceau qui, visiblement, voulait qu'on s'occupe un peu de lui.

L'inspecteur Mollard leva un sourcil. La douce quiétude qui imbibait le bureau depuis un bon moment déjà, venait d'être bousculée par un pertubateur inopportun et suspect, de surcroît. Mais la loi, c'est la loi. Un prévenu avait des droits. On n'y pouvait rien. Il fit donc signe à Manelon qui sortit de la pièce lui en chercher un.

- Vous voyez, inspecteur, ironisa Sylvestre Morceau. Tout le monde obéit à tout le monde. Il va falloir vous y faire. C'est comme ça que ça marche.

L'inspecteur grogna, sortit un cigare de sa poche et l'alluma consciencieusement. Il s'amusa à faire quelques ronds de fumée puis se leva en titubant quelque peu, un annuaire volumineux à la main, avec lequel il lui asséna un gros coup sur le crâne, histoire de lui faire comprendre qu'un seigneur est maître en son domaine. Sylvestre Morceau, un peu sonné, accusa le coup avant de crier :

- Au secours ! Au secours !

L'inspecteur dut recommencer l'opération plusieurs fois, jusqu'à ce que le suspect, n'ayant rien d'intéressant à dire, se taise enfin avant d'entamer une petite sieste pendant laquelle l'inspecteur Mollard put appeler sa femme et lui proposer un dîner au restaurant 'Par l'odeur alléchée' pour le soir même.

Lorsque Sylvestre Morceau rouvrit les yeux, son avocat était devant lui, présenté très soigneusement dans une assiette creuse, avec une petite cuillère sur le côté. Il y avait même un petit bol de vinaigrette pour l'accompagner, préparée par le brigadier Froissart dont c'était l'une des nombreuses tâches qui lui incombait incidemment depuis son arrivée dans le célèbre commissariat de Corbilly-les-Boisseaux.

Manelon ne rigolait pas. Assis sur le bureau, il nettoyait son arme de service, qui en avait bien besoin. L'inspecteur Mollard était sorti entre-temps afin d'organiser l'identification-reconstitution préalable à son inculpation définitive.

- Nous savons tout, Sylvestre. Si ça ne tenait qu'à moi…

Manelon pointa son arme à trois centimètres du front perlant de sueur de Sylvestre Morceau,

visiblement éprouvé. Mais la bête immonde qui couvait en lui n'avait pas dit son dernier mot.
- Allez-y ! Tirez ! Qu'est-ce que j'ai à perdre, maintenant ? Mon patron va me virer après ça ! Ma vie est foutue !
- Il fallait réfléchir avant, Sylvestre. Inutile de faire des projets pour l'avenir, nous avons tout prévu. Vous n'avez plus à vous préoccuper de rien. Votre voie est toute tracée : une cellule dans une prison miteuse, un matelas humide, avec des cafards pour seuls amis. Sans parler du traitement que les autres prisonniers réservent à des pervers de votre espèce. Et je ne parle même pas de la bouffe : elle est dégueulasse. C'est pourquoi je vous conseille de profiter de votre avocat, c'est la dernière bonne chose que vous ingurgiterez avant votre séjour.
Sylvestre Morceau hésita et regarda son assiette. C'est vrai que ça avait l'air bon. Manelon descendit du bureau tout en rengainant son arme tandis que Sylvestre Morceau mangeait son avocat en pleurant.
Manelon se resservit une bonne tasse de café avec satisfaction. L'essentiel était fait. Mais l'étape suivante, cruciale et décisive, n'allait pas être aussi simple. Les victimes et témoins pouvaient se rétracter au dernier moment et risquaient de mettre toute la procédure en péril. La peur, les doutes, le traumatisme, sont incontrôlables par nature. Cela, Manelon, flic chevronné, le savait. Mais il faisait confiance à l'inspecteur Mollard qui avait l'habitude de les assister et de faire en sorte qu'ils confondent le ou les coupables d'actes aussi odieux que néfastes à la bonne marche de la communauté nationale. L'inspecteur savait prendre leur douleur en compte et s'en servir afin de pouvoir bannir, même provisoirement, tous ces criminels d'une société qui ne demandait qu'à vivre dans cette paix et cette harmonie dispensées par un État aussi souverain que possible.
Le téléphone du bureau de Froissart sonna. Manelon prit le combiné. C'était l'inspecteur Mollard.
- Il est prêt ?
Manelon observa du coin de l'œil Sylvestre Morceau, qui terminait son avocat tout en jetant des regards angoissés aux quatre coins de la pièce. Les menottes cognant contre l'assiette à chaque bouchée faisaient des petits cliquetis agaçants mais heureusement, cette garde à vue allait bientôt se terminer.
- Je crois qu'on est bon. Il va cracher le morceau, si je puis dire.
- Rendez-vous dans la cour de la caserne des pompiers, dans une heure. Qu'on en finisse.
- Je prends sa déposition et on vous rejoint.
Manelon raccrocha et se dirigea vers sa machine à écrire. Sylvestre Morceau venait de finir son assiette, l'air résigné. Il s'était mis à table et avait enfin compris que son compte était bon.
- D'accord. Je vais tout vous dire, chuchota Sylvestre Morceau d'une voix toute effilochée.
Il faisait peine à voir, mais Manelon n'en eut cure. Avait-il eu pitié de ses victimes ? Pas le moins du monde. Les deux index de Manelon tapèrent enfin sur les touches de sa machine le compte rendu du périple morbide de ce sinistre personnage qui égrenait avec peur ses méfaits.
- Debout, fit Manelon en sortant la dernière feuille de la machine qui hennit mécaniquement. On y va.
Ils sortirent du bureau et Jeannine, qui les vit passer dans le couloir, eut une grimace de dégoût à la vue

d'un Sylvestre Morceau plus très frais. Le brigadier Froissart les attendait dans la voiture où ils s'engouffrèrent en silence, conscients de l'enjeu de cette dernière épreuve.

À leur arrivée à la caserne des pompiers, Manelon et Froissart virent instantanément que l'info avait déjà fuité : une foule hostile composée principalement d'habitants de Corbilly-les-Boisseaux, hua le prévenu à sa sortie de voiture, menotté mais toutefois protégé par un périmètre de sécurité, ce qui n'empêcha pas quelques œufs pourris de tâcher son costume bleu et sa chemise rose pâle. Une dizaine de gardiens de la paix tentaient de maintenir l'ordre et de prévenir toute tentative de lynchage, jusqu'à son entrée dans la cour où une cinquantaine de témoins et victimes attendaient debout près des camions, à la fois impatients et angoissés à l'idée de rencontrer leur agresseur. Il y avait même la Renault 5 rouge qui, environnée de camions de pompier, ne dépareillait pas dans un tel cadre. Pour une reconstitution des faits la plus exacte possible, il avait été estimé nécessaire par l'inspecteur Mollard de la garer au milieu de la cour réquisitionnée exceptionnellement pour l'occasion. La cour étant un lieu suffisamment neutre pour symboliser tous les endroits où Sylvestre Morceau avait perpétré ses actes ignobles dont le contexte finalement importait peu, vu leur gravité.

La gente féminine était à l'honneur et c'était normal puisque le prévenu avait opéré principalement aux sorties des usines de confection et de tissage, où les femmes, harassées par une dure journée de labeur, devaient encore affronter la possibilité de trouver Sylvestre Morceau sur leur chemin. Et même si la rumeur propagée par le journal régional avait émoussé avec le temps un possible effet de surprise, elles finissaient toujours tétanisées sur place, réduites à l'impuissance et au souvenir ineffaçable de cette intrusion inadmissible dans leur intimité la plus profonde. Des couples s'étaient séparés. La plupart d'entre elles n'arrivaient plus à dormir convenablement la nuit et certaines avaient même été renvoyées chez elles pour prendre du repos, ne pouvant plus assurer leur travail à l'usine. Les conséquences économiques pour la région commençaient à se faire sentir et il fallait y mettre un terme. D'ailleurs, le maire de Corbilly-les-Boisseaux et le directeur de l'usine de confection Souplex venaient d'arriver, soulagés qu'on ait enfin trouvé le coupable. Les pompiers, accoudés aux fenêtres de la caserne, attendaient patiemment que l'identification-reconstitution soit terminée. Amené au milieu de la cour, encadré par le brigadier Froissart et Manelon, Sylvestre Morceau ne faisait plus le fier. Le gardien de la paix Fleuret, dont l'une des cousines se trouvait parmi les victimes et témoins, avait fait preuve d'un tel sang-froid durant la garde à vue que ceux qui le connaissait bien se demandaient s'il n'allait pas craquer et le flinguer sur place. Toutefois, il affichait un visage impassible, le visage d'un professionnalisme sans rictus, ni effusion de colère. Il aimait la loi, cette loi basée sur des principes élémentaires mais indispensables et il entendait bien les faire respecter. Mais avec, comme disent les anglais, 'self-control' : c'est à cela que le commun des mortels voyait qu'il faisait partie de la race si enviée de la force publique.

L'inspecteur Mollard les accueillit près de la Renault 5 rouge, un photographe de la police judiciaire à ses côtés et des lunettes noires sur le nez. Le temps était à l'orage et le soleil avait disparu de la circulation. Mais l'inspecteur ne supportait plus la vue du suspect, même si la vie normale allait

reprendre son cours dès la fin de la procédure. Sylvestre Morceau avait semé le malheur autour de lui, il fallait qu'il paye. Un exemple devait être fait. Au nom d'un futur attendu avec espérance et sans angoisse par la communauté, l'inspecteur Mollard entama solennellement l'étape finale en lui ôtant les menottes.
- C'est votre voiture. Vous la reconnaissez ?
Sylvestre Morceau hocha la tête.
- Je ne vous entend pas, Monsieur Morceau.
- Oui, balbutia-t-il.
- Installez-vous au volant et mettez la perruque.
Sylvestre Morceau s'exécuta et enfila la perruque jaune citron, apeuré. L'inspecteur Mollard referma la portière qui claqua dans la cour. L'écho lugubre de ce bruit inoubliable fit tressaillir toutes les femmes. Un silence de mort envahit la caserne. Plus d'une centaine de personnes retenaient leur souffle.
- Ouvrez, sortez et tournez-vous, lui intima l'inspecteur.
Sylvestre Morceau ouvrit la portière, descendit et se tourna face au toit de la Renault 5 rouge.
- Maintenant, baissez votre pantalon, ainsi que votre slip.
Sylvestre Morceau s'exécuta. L'inspecteur Mollard en profita pour sortir un cigare de sa poche et l'alluma soigneusement, attentif malgré tout aux réactions des témoins et victimes qui ne tardèrent pas à faire connaître leurs certitudes. Les pompiers, qui pourtant en avaient vu d'autres, disparurent des fenêtres, écœurés.
- Riez, maintenant, ordonna l'inspecteur Mollard.
Sylvestre Morceau s'exécuta.
- Plus fort, monsieur Morceau !
Des murmures et des soubresauts parcoururent la foule à la suite de ce rire vicelard reconnaissable entre tous, avant que quelqu'un – sans doute une ouvrière de l'usine Chamberlain – ne hurle :
- C'est lui ! C'est lui !
Le cri outragé de cette femme fut suivi de longues et terribles litanies lacrymales. Les hommes présents tentèrent vainement de consoler leurs épouses, tout en injuriant et menaçant de mort Sylvestre Morceau, qui était resté dans la même position. Le photographe de la police judiciaire prit un cliché du postérieur incriminé, à toutes fins utiles. Puis maris et femmes évacuèrent lentement la caserne deux par deux dans la peine, la colère et la tristesse. L'inspecteur Mollard lança un nuage de fumée blanchâtre dans l'air humide, un peu au hasard. Au même moment, une petite pluie fine s'abattait sur les policiers. La nuit tombait, les gens rentraient chez eux, la journée était finie. La vue des fesses humides de Sylvestre Morceau sortit l'inspecteur Mollard de sa rêverie.
- Votre cicatrice particulièrement hideuse sur la fesse droite vous a trahi, monsieur Morceau ! Mais cette fois-ci, vous ne fuirez pas dans votre Renault 5 rouge en riant et en klaxonnant. Vous pouvez vous rhabiller.
Sylvestre Morceau s'exécuta. Froissart lui repassa les menottes et l'installa sans ménagement sur la

banquette arrière du véhicule de police. Le laissant seul à méditer sur son sort, Froissart revint vers l'inspecteur Mollard ainsi que Manelon, Fleuret, et Merlan afin de faire le point sur l'affaire du 'clown balafré'.

- Il va être bien puni, inspecteur, hein ?

Le brigadier Froissart voulait être rassuré. L'inspecteur Mollard rangea ses lunettes noires et cracha fortement sur le bitume – signe discret de solidarité professionnelle – avant de confirmer :

- Oui, Froissart. Je pense que nous aurons tous les témoignages nécessaires à son inculpation. Je suivrai le procès avec attention. La peine sera lourde, mais il va ressortir un jour. Dans combien de temps, nul ne le sait. À moins qu'un juge soucieux d'une justice véritablement équitable ne le soumette à la peine capitale. On ne peut qu'espérer.

L'existence de la probabilité de voir ressortir un jour cet individu ne les enchantait guère, mais au moins ils avaient la conscience tranquille et le sentiment d'avoir fait leur devoir jusqu'au bout. Les gardiens de la paix reprirent le véhicule officiel en direction du commissariat de Corbilly-les-Boisseaux, après avoir salué l'inspecteur Mollard, qui s'engouffra dans l'habitacle de sa Peugeot 604 blanche en se frottant les mains pour les réchauffer. Le dossier était clos. À présent, il avait hâte de retrouver son épouse Mathilde au restaurant 'Par l'odeur alléchée', dont la tarte tatin était appréciée des plus fins gastronomes.

—

Meurtre en bourgeoisie.

Nelson, le plus courtois des domestiques, fit son entrée dans le salon, un plateau de petits fours minutieusement préparés par Germaine, la cuisinière qui officiait dans la demeure familiale des Prunel depuis trente ans. Hector Prunel, directeur de l'entreprise d'import-export éponyme, de retour d'un long voyage d'affaire à l'étranger, s'apprêtait à sabler le champagne comme chaque fois qu'un contrat s'était conclu positivement, ce qui prémunissait la lignée des Prunel et ses employés contre tout déboire économique dans un futur proche. D'une élégance qui pouvait confiner à l'excentrisme de par son décalage temporel avec les nouvelles tendances, Hector Prunel n'hésitait pas à afficher avec fierté un certain héritage culturel dont les principaux codes vestimentaires masculins étaient les favoris, la montre à gousset, les lorgnons et une manière un peu rigide de porter le costume. C'était toutefois un homme agréable à l'affabilité bien dosée, au caractère dur mais respectueux des traditions, dont l'âge pouvait aussi bien évoquer une vie bien remplie qu'un avenir plein de promesses. Encore bel homme, il pouvait se targuer d'avoir épousé une des femmes les plus ravissantes de la région, Séraphine Prunel née Bardoux, dont on pouvait admirer la pose appliquée mais décontractée sur la méridienne du salon de famille. Toujours bien mise dans une robe au velours grenat, dotée de beaux cheveux bruns satinés, de grands yeux noirs avides, attentifs et pudiques, d'un teint pâle sans doute du à une complexion fragile et de courtes sorties en plein air, Séraphine Prunel pouvait provoquer au premier abord une perplexité mêlée d'un certain intérêt chez les hommes et d'une jalousie certaine chez les femmes – sans doute à cause d'une lascivité entretenue ou non à dessein dans sa diction et son attitude générale lors de réunions en société. Toutefois, personne ne lui en tenait rigueur publiquement, les occasions de se distraire pour une femme de son acabit étant la moindre des choses qu'un époux souvent absent devait lui accorder, d'autant qu'elle était devenue une distraction indispensable à toute soirée mondaine digne de ce nom. En effet, sa mythomanie maladive était bien connue dans tout le milieu et personne n'aurait osé songé un instant à l'en guérir car enfin, tout le monde – y compris elle-même – y trouvait son compte, et puis, les occasions de se distraire entre gens de bonne compagnie faisaient partie de la routine bourgeoise depuis plusieurs siècles déjà, perpétuant cette manière de vivre à laquelle ils tenaient tous tant... Comme le temps passait vite, trop vite, se disait quelquefois Séraphine, dont l'intensité de sa vie intérieure n'égalait que l'inconscience de la douce monotonie de sa vie quotidienne à la villa Montsaillant, propriété des Prunel depuis 1893.

- Musique ! lança le maître de maison.

Nestor ouvrit délicatement l'énorme bouteille de champagne, tandis qu'un quatuor à cordes entamait une valse entraînante qui motiva quelques couples à danser sur le parquet en chêne massif. Hector Prunel était aux anges : sa réception avait du succès ! Parmi les invités on pouvait trouver ce soir-là Madame et Monsieur Paimpol, propriétaires des confiseries Cébon ; le jeune Benjamin Champion, qui

venait d'hériter d'une partie du patrimoine familial – en l'occurrence, un haras multiséculaire dans une plaine de la commune de Bongemon-les-Vignes ; Monsieur Langlois, notaire de son état, en compagnie de son épouse ; les frères Morisseau, qui avaient récupéré les liqueurs Guermaud, à l'époque en pleine faillite ; le fameux chanteur d'opéra, le baryton Alphonse Muselé, et quelques célébrités locales auxquelles on avait ajouté les enfants Prunel : Mathias, en pleine crise d'adolescence – ce que tout le monde ignorait – et la petite Sandrine, que Cassandra, la nourrice, alla coucher dès les premières notes de musique car il se faisait déjà tard. Les uns dansaient, les autres conversaient au rythme du champagne et des petits fours, échangeant des impressions de voyage, concerts et rencontres – non sans critiquer à mots couverts tous les hypocrites auxquels ils avaient eu affaire. Mais l'attention de quelques-uns se focalisa peu à peu sur Séraphine Prunel, en raison d'un de ces monologues passionnants dont elle avait le secret.

- Il va de soi, énonça-t-elle d'une voix savoureuse tout en saisissant de ses doigts fins une coupe de champagne qu'on venait de lui tendre, que l'amour ne saurait être enfant de bohème sans être d'abord une soif d'inconnu, ce doux inconnu qui vous tend des bras dans lesquels on ne peut se blottir mais qui vous enlace tel un boa constricteur, resserrant son étreinte lentement mais sûrement. Cet inconnu, c'est la mort, mais une mort si douce qu'on ne demande qu'à s'évanouir dans cet océan de tendresse morbide mais intense. C'est, comment dirais-je ? Comme ce champagne dont je m'enivre dans l'espoir de succomber enfin aux suites irrémédiables des tourments de cette vie sans but et sans aspérité hormis bien sûr, cette dernière aventure que vous ignorez sans doute, car si je l'ai cachée jusqu'à maintenant, c'est qu'il y a bien une raison, que je n'évoquerai qu'à la fin de mon récit, si toutefois vous daignez l'écouter jusqu'au bout.

- Faites donc, ma chère, nous sommes tout ouïe, fit Monsieur Langlois avec un sourire complice, poussant du coude son voisin, Monsieur Paimpol qui n'avait de yeux que pour elle, en dépit de son épouse qui l'observait de loin, les bras croisés, un air mécontent sur le visage.

Séraphine Prunel humecta ses lèvres dans le breuvage pétillant, avant de continuer un ton plus bas, ce qui obligea son auditoire à tendre l'oreille dans sa direction. Elle avait désormais toute leur attention, à défaut de celle d'Hector qui discutait avec les frères Morisseau d'une possible collaboration, près de la cheminée où un petit feu crépitait – les soirées étant plutôt humides en cette saison. Quelques convives se rapprochèrent du petit groupe après leur danse, afin d'entendre les péripéties sentimentales de cette femme plus tout à fait en fleur :

« ...c'est alors que je vis, lors d'une promenade près de champs de blé italiens, un jeune homme au visage fin et racé, sombre de peau et aux cheveux noirs comme du charbon propre qui ondulaient sur ses épaules. Il chantait sur une guitare espagnole à l'ombre d'un cyprès, dans une langue inconnue et fulgurante, une romance sans retour et sans espoir qu'il avait vécu plusieurs fois dans des vies antérieures. Tout cela, je l'avais compris d'emblée, rien qu'aux vibrations qu'il envoyait vers moi mais il s'arrêta net dès qu'il me vit sur ce petit chemin à l'orée du bois. Il m'invita à le rejoindre dans son

campement où des caravanes faisaient un cercle autour d'un feu de bois sur lequel un cochon grillait lentement sur une broche. Les femmes enveloppées dans des châles aux couleurs bigarrées épluchaient les légumes tandis que les hommes buvaient et plaisantaient autour des flammes. Les enfants riaient et jouaient, et tous semblaient vivre une vie paisible dans l'insouciante précarité de leur situation. Nous nous asseyâmes et Julio me fit part de ses projets auxquels il voulait que je participe. Il me prit la main et me communiqua ainsi toute sa fébrilité et l'intensité de ses sentiments à mon égard... »
Séraphine prit son éventail de la main droite et but une gorgée de sa coupe de la main gauche, laissant le quatuor installer une certaine ambiance propice au récit dans lequel elle s'était lancée car il s'agissait d'un célèbre adagio, qui allait se révéler de circonstance. Séraphine continua, visiblement émue car ses yeux s'injectèrent de sang.
« … C'est alors qu'un homme bourru s'approcha et invectiva Julio d'une manière tout à fait horripilante. Il semblait le menacer tout en me montrant du doigt à plusieurs reprises, faisant par là-même preuve d'une grossièreté intolérable. Julio répliqua avec force et vigueur dans une langue que j'espérais maîtriser un jour, que je viendrai avec lui, que cela lui plaise ou non. L'homme bourru eut un rictus vraiment repoussant et sortit un couteau qui excédait largement la longueur réglementaire, à tel point qu'on se demandait où il avait bien pu le ranger. Julio, cet homme vaillant et chevaleresque, prit immédiatement ma défense et saisit une bouteille qu'il cassa sur une pierre et en brandit le tesson vers lui, tesson reflétant les flammes et ce regard de braise passionné que je voyais et admirais pour la première fois... »
Séraphine s'éventa un peu, laissant son public dans l'expectative. Elle reprit lentement une gorgée, se délectant de l'impatience de la petite assemblée qui attendait la suite. Suite sûrement dramatique, car déjà des larmes de sang perlaient aux coins de ses yeux et glissaient le long de ses joues pâles.
« … Le soleil avait disparu de l'horizon depuis quelques minutes déjà, laissant pour unique source de lumière le brasier qui envoyait ça et là des myriades de poussière rougeoyante et éclairait par intermittence les deux hommes qui se faisaient front, pour un duel dont l'issue déterminerait mon sort. L'homme bourru fendit la chemise blanche de Julio en un éclair, mais Julio répliqua avec détermination et lui infligea une cicatrice sur l'épaule ! Je ne savais plus où me mettre, pourquoi, mais pourquoi fallait-il en arriver là ? Ne pouvait-on pas tout quitter sur le champ et vivre enfin une vie paisible faite de musique et d'amour ? »
Des murmures circulèrent parmi les convives. Séraphine avait posé une question très pertinente, mais comme personne n'y répondait et qu'elle n'attendait de toute façon pas de réponse particulière, elle reprit une gorgée tout en s'éventant un peu, laissant l'empreinte sanguinolente de ses lèvres sur la coupe de champagne qu'elle posa avec ostentation. Séraphine déglutit avant de reprendre.
« … Les hommes et les femmes attendaient autour du cochon grillé la fin du duel afin de pouvoir dîner en toute sérénité, tandis que je me morfondais avec l'espoir que Julio l'emporterait et que nous allions vivre notre vie, allant de ville en ville, de pays en pays, à la rencontre de tous les êtres humains – il y en a tellement ! Tellement de variété dans cette humanité qui a tant de choses à m'apprendre ! »

Séraphine s'interrompit, renifla dans un mouchoir qu'elle macula abondamment de sang et but une gorgée de champagne qui maintenant était assorti à sa robe. Il y eut un 'oh !' que Séraphine prit pour un encouragement – mais peut-être en était-ce un – et elle continua son histoire pour le plus grand plaisir de son public, suspendu à des lèvres devenues difficilement discernables dans la plaie béante qu'était devenue sa bouche, autrefois charmante, mais qui à présent ne réussissait qu'à baver une espèce de liquide jaunâtre. Les pores d'une peau qui s'éclipsait lentement ne suffisaient plus à contenir le sang à l'intérieur de son corps et on se rapprocha, fasciné par cette tâche rouge qui s'étendait irrémédiablement. Toutefois rien ne l'empêcherait, pensait-elle naïvement, d'aller jusqu'au bout.
« … l'homme bourru se jeta sur Julio et ils roulèrent près du feu… Qui aurait le dessus ? Julio vit la lame fondre sur lui alors qu'il était à terre, immobilisé par la masse impressionnante de cette méchante brute, lorsque soudain... »
Séraphine fut pris de spasmes violents alternant avec des vomissements qui inondèrent la méridienne et le tapis oriental avant de s'écrouler sur le sol, au grand désarroi des invités qui eurent un léger mouvement de recul à sa chute.
Le jeune Mathias, qui errait sans but dans le salon depuis le début de la soirée, poussa un cri d'effroi en apercevant sa mère dans une énorme flaque de sang. Hector Prunel accourut en direction des cris de son fils et du cadavre encore chaud de sa femme. Les archets grincèrent sur les cordes quelques secondes, exprimant une certaine incompréhension, avant de laisser place à la stupéfaction générale.

Dans le vestibule, le téléphone sonnait avec une insistance répétée. Henri Mollard, qui s'apprêtait à rejoindre sa femme dans la chambre à coucher, grogna puis alla décrocher le combiné en titubant un peu. Il venait de résoudre l'énigme des 'pains perdus' dans la journée et n'était pas d'humeur à rempiler le soir même. Mais, comme on dit chez les flics, le crime n'attend pas. Il écouta attentivement, nota l'adresse, raccrocha et avertit sa femme Mathilde qu'une longue nuit l'attendait. Heureusement, déjà habillé, il n'eut plus qu'à enfiler chaussures et imperméable avant de rejoindre sa Peugeot 604 blanche qui l'attendait, garée sagement devant son pavillon.
C'était à l'autre bout de Corbilly-les-Boisseaux, il faisait nuit et l'inspecteur Mollard fréquentait assez peu cette partie de la ville. C'est pourquoi, lorsque ses pneus écrasèrent enfin le fin gravier de l'allée de la villa Montsaillant, il était presque vingt-deux heures. Une dizaine de voitures y stationnaient déjà, dont certaines étaient de véritables pièces de collection. Ses collègues Manelon et Fleuret, déjà sur place, fumaient une cigarette et admiraient une Rolls-Royce en attendant que les agents de la scientifique finissent leur travail : à savoir prendre des photos, un peu de sang et tout ce que la victime avait touché ces dernières heures avant son décès inattendu, afin de procéder à quelques analyses qui compléteraient avec bonheur les résultats d'une future autopsie, puisque la police scientifique de Ploutardec était la meilleure de la région. Quelques invités prenaient l'air frais dans l'allée, le long de pins qui dispensaient leurs ombres découpées par une pleine lune plus proche que d'habitude. D'autres s'étaient retranchés

dans le boudoir, en compagnie d'Hector Prunel et de ses enfants, afin de les consoler de la mort de leur mère qui n'avait pas l'air naturelle. Ce que Manelon et Fleuret leur confirmèrent de suite, les informant par ailleurs que personne ne sortirait jusqu'à ce que le coupable se dénonce.
L'inspecteur Mollard claqua la portière de sa Peugeot 604 blanche, et rejoignit ses collègues tout en s'allumant un cigare, dont les arômes puissants favorisaient la réflexion. Les gyrophares de l'ambulance chargée du corps de feu Séraphine Prunel colorièrent provisoirement villa et visages pour enfin passer la grille, toutes sirènes éteintes – afin de ne pas déranger le voisinage. Les agents de la scientifique sortirent à leur tour, un les bras chargés de sacs de sang et d'objets divers, l'autre qui poussait un chariot où se trouvaient entre autres un seau, un balai, une serpillière, et une bouteille d'eau de Javel.
L'inspecteur s'enquit auprès d'eux :
- Vous n'avez rien oublié, j'espère !
- On récupérera le cadavre à la morgue plus tard pour l'autopsie, répondit l'agent dont l'appareil photo oscillait péniblement à son cou, mais pour ce qui est des tâches…
- On ne peut rien faire, ajouta le deuxième. On a bien essayé de nettoyer le tapis et le parquet, mais c'est impossible. À mon avis, il faut jeter le tapis et mettre de la moquette. Mais il faut bien choisir la couleur.
- D'après les premiers témoignages, leur indiqua l'inspecteur Mollard, Madame Prunel a bu une coupe de Champagne juste avant de périr dans les circonstances que l'on sait. Qu'en concluez-vous ?
Les deux agents, dont les blouses de travail avaient perdu leur blancheur originelle, se concertèrent un moment avant de répondre.
- Ce n'est pas dans nos attributions de mener l'enquête. Vous recevrez un rapport d'expertise très bientôt. On vous laisse le tapis. Nous, on a ce qu'il faut.
Ils rangèrent le matériel dans leur véhicule qu'ils démarrèrent sans ménagement, avant de s'enfoncer dans les profondeurs de la nuit. Puis le trio monta tranquillement les marches du perron où les attendait Nestor, le majordome qui avait eu le réflexe sain d'appeler une ambulance et la police, tout simplement.
L'inspecteur Mollard se présenta.
- Inspecteur Mollard. Je suis là pour résoudre ce crime ignoble dont l'auteur est pour l'heure encore inconnu. Fleuret, Manelon, rassemblez-moi tout ce petit monde dans le salon.
Fleuret siffla ceux qui étaient restés à l'extérieur en leur faisant signe de rentrer. Manelon, quant à lui, intima l'ordre à ceux qui restaient prostrés à l'intérieur de se rendre au salon sans discuter.
Pendant ce temps, l'inspecteur Mollard, en compagnie de Nestor, lançait des nuages de fumée grise, pensif, réfléchissant à la meilleure stratégie à adopter. La nature du crime ne lui avait pas échappé et son origine, bien qu'encore non nominative, s'était déjà bien dessiné dans son esprit lorsqu'il vit au pied de l'escalier qui menait à l'étage supérieur, un portrait de Séraphine Prunel, assez grand, peint à l'huile à la manière des grands maîtres de la Renaissance. L'étrange beauté qui s'en dégageait le conforta sur la piste à suivre. Il jeta ensuite un œil perçant dans le salon où tout le monde s'était réuni : les visages étaient hagards, blafards, notamment ceux des enfants Prunel pleurant à chaudes larmes, sous la surveillance de

Fleuret, debout près du buffet, et Manelon dans un coin de la pièce, nettoyant négligemment son arme de service. Tout était sous contrôle. Le profil probable du suspect lui apparaissait clairement à présent, et ce n'était pas joli joli. L'inspecteur Mollard fit son entrée et asséna une de ses phrases fétiches :

- Que personne ne bouge !

Les pleurs et gémissements s'arrêtèrent subitement, à sa grande satisfaction. Il soutira soigneusement une bouffée épaisse de son cigare et lança un vaste nuage de fumée bleue qui obscurcit momentanément les rayons cristallins du lustre central.

- Comme certains d'entre vous l'ont sans doute déjà compris, Madame Prunel a été empoisonnée sans aucune franchise, et c'est un grand déshonneur qui attend la famille de l'assassin. Ce sera une atteinte à sa réputation ! Si ce meurtrier est couvert par ses proches, ils seront fortement impliqués. Je vais maintenant m'entretenir avec Monsieur Prunel seul à seul. Mes collègues ici présent se chargeront de me signaler toute déclaration susceptible de dénouer cette affaire le plus rapidement possible.

Fleuret sortit une paire de menottes et la posa négligemment sur le buffet, tandis que Manelon scrutait les réactions, un vague soupçon dans son regard inquisiteur. Monsieur Prunel se leva avec toute la dignité requise et accompagna l'inspecteur jusqu'à son bureau, à l'étage.

C'était un endroit calme et reposant, où l'on sentait que chaque objet était à sa place et à portée de main. Hector Prunel lui indiqua le fauteuil et lui-même s'installa à son bureau. Il lui indiqua le cendrier puis ouvrit le tiroir d'un cabinet d'où il sortit une pipe qu'il bourra nerveusement. Tous deux fumèrent en silence un long moment avant de s'attaquer au cœur du sujet.

- Qui a donné cette coupe de champagne à Madame Prunel ?

Hector Prunel se gratta les favoris tout en haussant les épaules.

- J'ai demandé, mais évidemment, personne ne se souvient. Tous les yeux étaient rivés sur ma femme, comme d'habitude. Elle était d'une santé fragile et sortait assez peu. C'est pourquoi elle compensait avec beaucoup de lecture et un peu d'affabulation. Mais rien de bien méchant. Elle avait le chic pour attirer l'attention, mais elle ne pensait jamais à mal... Une petite liqueur ?

- Pas de refus.

Hector Prunel tira sur sa pipe tout en consultant machinalement sa montre à gousset, pensif, puis il remplit deux petits verres d'un liquide épais et ambré, dont le parfum fruité emplissait nos hôtes d'une joie malheureusement éphémère, en raison de la mort d'une femme mémorable. Ils trinquèrent puis burent une petite gorgée en silence. L'inspecteur Mollard reposa son verre, tout en avertissant Monsieur Prunel.

- Cet empoisonnement peut être imputable à n'importe qui. Y compris vous, Monsieur Prunel !

- Cela va de soi.

- Mais ce n'est pas le cas. En fait, je sais déjà qui c'est.

- Ah oui ? fit Hector Prunel, se montrant intrigué – comme chaque fois qu'il ajustait ses lorgnons. Vous savez, nous nous voyons tous régulièrement, de manière officielle ou impromptue. Tout le monde

connaît tout le monde. Beaucoup de ces femmes sont des amies intimes de Séraphine. Quelques-unes viennent même prendre le thé chaque semaine, d'autres plus souvent. Vous pensez que… ?
- Oui. Mais avant d'arrêter qui que ce soit pour homicide volontaire avec préméditation, il serait juste et honorable de rendre un dernier hommage à votre épouse disparue. Il n'y a rien de tel pour faire le deuil. Quelques souvenirs d'elle seraient les bienvenus. Au fait, consignait-elle ses réflexions, ses pensées quelque part ?
Hector Prunel tira sur sa pipe, se leva, ouvrit une porte qui donnait dans la bibliothèque et en revint, les bras chargés de ce qui ressemblait à trois gros livres épais.
- Je pense que vous faites allusion au journal intime de Séraphine. Le voici, en trois tomes.
L'inspecteur Mollard en feuilleta un, puis le referma après un léger grognement.
- Vous l'avez lu ?
- Pas le temps.
- Nous allons en avoir besoin. Autre chose ?
- Nous avons aussi une grande salle de projection où nous revoyons régulièrement quelques magnifiques images – muettes, malheureusement - de notre lune de miel en Grèce, de Mathias et Sandrine lorsqu'ils étaient encore bébés, etc.
- C'est parfait. Mettez-moi ça en place rapidement, installez les musiciens et rendons hommage à une femme qui ne méritait pas de mourir dans ces conditions.
L'inspecteur Mollard écrasa son cigare puis se rendit à nouveau dans le salon pour donner ses consignes, tandis que Monsieur Prunel emmenait les musiciens dans la salle de projection.
- Pas d'aveux ?
L'inspecteur, titubant dans le salon, avait posé la question haut et fort à Manelon, qui montrait au jeune Mathias comment on se servait d'un révolver, afin qu'il se détende un peu.
- Toujours rien, répondit Manelon, qui pointa son révolver sur le jeune Mathias. Mains en l'air !
Le jeune Mathias leva les mains en ouvrant de grands yeux, prêt à pouffer de rire. Manelon savait s'y prendre avec les enfants.
- Mesdames, Messieurs, s'exclama l'inspecteur Mollard, allons rendre un dernier hommage à Séraphine Prunel dans la salle de projection. Nous nous occuperons du coupable plus tard.
L'inspecteur s'adressa ensuite à Fleuret :
- Vous qui avez une âme littéraire, vous vous chargerez de lire le journal intime de Séraphine Prunel. Quelques passages au hasard devraient nous éclairer sur son profil et nous confirmer celui du suspect. J'ai comme une intuition.
- C'est vous le patron, approuva Fleuret en s'emparant des trois volumes.
Lorsqu'ils furent tous installés, Hector Prunel, ému, éteignit la lumière et mit en marche le projecteur super 8. Un paysage greco-marin apparut, sur lequel on pouvait observer Séraphine Prunel sourire à la caméra, en maillot de bain, sur l'air du boléro de Ravel que le quatuor à cordes venait de commencer.

Les enfants Prunel pleurèrent à chaudes larmes, les femmes émirent des soupirs d'agacement et d'ennui, et les hommes se dirent que c'était vraiment une soirée exceptionnelle. Et pourtant, parmi eux se cachait le coupable. Il fallait donc le débusquer, le faire sortir de son trou. Et ça, c'était le travail de l'inspecteur Mollard. Debout dans un coin de la salle à gauche de l'écran, il sortit un cigare de sa poche et en embrasa l'extrémité au moyen d'une allumette. L'arme du flic était aussi une patience à toute épreuve.

Fleuret, dont un des passe-temps était de critiquer le style littéraire de la revue 'Doit-on ? Faut-il ?' auquel il était mensuellement abonné, prit une page au hasard et lut, accompagné de savants coups d'archet et des apparitions charmantes de Séraphine Prunel sur l'écran, filmée sous toutes les coutures. Son visage juvénile de l'époque reflétait un bonheur simple et intense, et son sourire semblait dire à son public de ne pas s'inquiéter, qu'elle était heureuse là où elle était, malgré ses propres mots que Fleuret n'éluda pas :

« ...Ô, mon amour, comme je me languis de toi ! L'étreinte de tes bras m'a enveloppé toute la nuit dans ces tropiques incertains et alors que je me réveille au cri des perroquets, je me trouve encore suffoquante de désir pour toi, toi qui m'a sauvé de ce gorille abject et pourtant tu es parti, me laissant seule avec ce régime de bananes... » Fleuret sélectionna un autre passage, alors que Séraphine bravait le vent, au bord d'une falaise irlandaise et que le boléro gagnait subtilement en intensité : « ...Ces bonbons que m'a offert cette brave Madame Paimpol lors de notre dernier goûter ont véritablement la saveur exotique qu'elle m'a tant vanté. Ce goût unique me fait penser à ma dernière aventure : nous étions tranquillement assis à la terrasse du bungalow, mon mari et moi, lorsque soudain, des hommes noirs vraiments menaçants et aux trois quarts nus, armés de lances et grimés d'une manière indicible, nous dérangèrent et nous sommèrent de les suivre sous peine de tourments affreux qui auraient pu prendre la forme d'une marmite d'eau bouillante ou bien encore d'un empalement lent et douloureux. Nous nous résignâmes et laissâmes sur place nos bols de chocolat chaud et nos brioches à peine entamés. » Fleuret sélectionna un autre passage, et Séraphine apparut en robe de mariée en compagnie d'Hector, à la sortie de l'église, riant du riz qu'on lui jetait au son d'un boléro qui se faisait de moins en moins paisible et de plus en plus sombre : « … Qu'il me tarde de goûter ces succulents bonbons que cette Madame Paimpol m'a promis ! Elle m'a dit qu'ils étaient faits avec des plantes arrivant tout droit d'Amazonie ! C'est drôle parce que j'ai rencontré récemment dans un de ces hôtels mexicains plutôt rébarbatifs un homme qui en revenait, et il m'a raconté une histoire incroyable : lui et son guide pagayaient consciencieusement lorsqu'ils tombèrent nez à nez avec la tribu des Bambaroum ! Il put ainsi décrire au monde dit 'civilisé' leurs pratiques fascinantes, comme celle de l'écaillage de tortue à la pleine lune autour d'un feu alimenté par des os de lémuriens séchés et des incantations mystérieuses afin de faire venir des esprits bienfaiteurs. C'était un aventurier hors normes, nommé Félix, je crois, qui avait parcouru un monde qui pourrait être meilleur, si seulement nous avions le courage d'adopter ne serait-ce qu'une partie de ces coutumes ancestrales... » Fleuret sélectionna un autre passage, pendant que

Séraphine conduisait un cabriolet rouge décapotable aux alentours de Monaco. Le quatuor à cordes se faisait de plus en plus virulent : « … J'écris ces mots à la saveur de ces doux bonbons que m'a si gentiment donné cette brave Madame Paimpol lors de sa dernière visite. Ils ont vraiment un goût exquis et un parfum inimitable, pas étonnant que les confiseries Cébon aient une telle réputation ! La dernière expérience gustative comparable a déjà quelques années, mais elle mérite que j'en fasse mention, comme je l'ai promis : c'était en Mongolie extérieure, je bronzais un peu dans ces vastes et célèbres steppes sous un soleil implacable, suite aux conseils de mon médecin, et alors que j'allais entrer dans ma yourte, des cavaliers au sourire impénétrable s'approchèrent et me demandèrent l'hospitalité pour la nuit. En échange, ils me promettaient de me faire goûter de la cuisse d'ânesse séchée, ce qui d'après eux, était très bon pour la peau et le tonus musculaire... » Fleuret sélectionna un autre passage, tandis qu'un bébé dormait tranquillement dans les bras de Séraphine Prunel et que le boléro accumulait les fortissimi – ce qui obligea Fleuret à hausser sensiblement le ton : « … Et puis qu'importe ! Qu'importe si mon être qui a tant soif de tendresse dépérit lentement jusqu'à former une momie que viendront honorer mes descendants s'ils pensent encore à moi dans ces futures années… Je suis si fatiguée ! Heureusement que Madame Paimpol me remonte le moral en me visitant régulièrement. Elle m'a même confié que depuis qu'elle prenait ces bonbons aux plantes, elle n'avait plus besoin de médicaments pour soigner sa vilaine douleur au cerveau et même qu'elle n'entendait plus ces voix dans sa tête. Elle est si gentille et si prévenante ! Comment lui témoigner ma reconnaissance ? À notre prochain goûter, je lui ferai une spécialité dont la recette m'a été donnée par un chamane rencontré lors d'une promenade en Amérique centrale : il s'agit d'un gâteau aux champignons dont les effets bénéfiques et inédits seraient – m'a-t-il confié dans cette langue si simple et tellement originale – véritablement régénérateurs pour des âme meurtries par la solitude et le désœuvrement spirituel... » Fleuret allait sélectionner un autre passage, lorsque l'inspecteur Mollard appuya brusquement sur l'interrupteur, et la lumière fut, ce qui stoppa net le quatuor en plein final. Les regards silencieux et désapprobateurs étaient fixés sur Madame Paimpol, dont le rouge sur le visage ne laissait guère de place au doute sur son état d'esprit. Son mari, Monsieur Paimpol, la regarda avec stupeur avant de s'évanouir et tomber de sa chaise dans un grand fracas. Nestor se précipita afin de le ranimer, non sans difficulté. Madame Paimpol, la bave aux lèvres, hurla avec des yeux exorbités :

- Je vous hais ! Je vous hais tous !

Sur ces mots peu amicaux, Madame Paimpol voulut les quitter avec empressement mais Manelon bloquait la sortie. Il lui fit une clé de bras, la coucha sur le sol et sur le ventre afin de maîtriser la bête qui s'était emparée d'elle, et lui passa les menottes.

- Madame Paimpol, s'écria l'inspecteur Mollard, je vous arrête pour homicide volontaire avec préméditation et pour obstruction à une enquête criminelle en cours car vous avez occulté sciemment l'identité du suspect principal ! Fleuret, Manelon, emmenez-moi ça !

L'inspecteur vaporisa un vaste nuage de fumée sombre devant l'assemblée tétanisée, puis s'adressa

personnellement à un Hector Prunel raidi par la surprise, prêt à prendre congé de ses hôtes prestigieux :
- Monsieur Prunel, toutes mes condoléances. Nous auditionnerons tout le monde très bientôt.
L'inspecteur Mollard saisit les trois volumes du journal intime de Séraphine Prunel, qui serviraient de pièces à conviction pour le futur procès de 'la sorcière de Corbilly', et s'éclipsa.
Fleuret et Manelon étaient déjà partis écrouer la misérable au commissariat de la rue du Levant. La nuit avait été longue, mais fructueuse. L'inspecteur lança un énorme crachat sur le fin gravier de la villa Montsaillant, tituba un peu avant de trouver sa fidèle Peugeot 604 blanche, coincée entre une Porsche et une Aston Martin. Quelques oiseaux commençaient à chanter, la lune était partie depuis un moment déjà et la rosée exacerbait lentement les parfums naturels du jardin que le soleil ne tarderait pas à diffuser dans ce quartier paisible de Corbilly-les-Boisseaux. Il démarra son véhicule et se hâta en direction de sa boulangerie préférée, où l'on faisait les meilleurs croissants de la région. Croissants que Mathilde et lui aimaient tremper dans le café au lait avant de remplir tranquillement la journée.

Lorsque le brigadier Froissart frappa à la porte de son bureau, l'inspecteur Mollard triait savamment quelques formulaires, histoire de mettre un peu d'ordre après une semaine d'audition des témoins et quelques jours de congé bien mérités.
- Entrez, Froissart !
- Quelle bien triste affaire ! Pauvre Hector Prunel !
L'inspecteur Mollard opina du chef et alluma longuement un cigare dont les effluves persistantes prirent inexorablement possession des moindres recoins de son bureau. Il invita d'un mouvement imperceptible de sa main libre le brigadier Froissart à s'asseoir, afin de l'instruire sur les derniers développements et les causes fondamentales ayant conduit cette sinistre Madame Paimpol à commettre l'irréparable sur une aussi longue période, le coup de grâce étant cette fameuse coupe de Champagne.
- Oui, Froissart. Cela nous apprend que rien ne sert de nier l'évidence. Et l'évidence, en anglais, veut dire preuve. Il ne faut pas passer à côté, les faits – aussi tristes soient-ils – vous rattrapent toujours. Apprendre à les reconnaître forge forcément l'expérience de tout policier ayant le désir de bien faire son métier. L'histoire policière, Froissart, nous apprend que l'empoisonnement infligé à une femme est un geste typiquement féminin. Il signifie la jalousie, comme souvent. Or, Séraphine Prunel était remarquablement belle, sans rivale. Il ne restait donc plus qu'à repérer la plus laide de ses connaissances. Ce n'était pas vraiment compliqué.
- Mais une telle haine… Comment est-ce possible ?
- J'ai appris de la bouche de Monsieur Paimpol qu'il avait du se marier avec cette femme de basse extraction lorsqu'il était encore plein de cette sève qui caractérise une jeunesse insolente. En fait, il s'était retrouvé au lit avec elle un lendemain de cuite dans une auberge sans aucun souvenir de la nuit passée. Mais c'était déjà trop tard. Mademoiselle Rolande Blanchou, comme elle s'appelait à l'époque où elle tenait la caisse d'une épicerie fine, lui fit croire quelques mois plus tard qu'elle était enceinte de lui et

Monsieur Paimpol, ayant peur d'un futur scandale que ne manquerait pas de faire la naissance d'un bâtard annoncée dans tous les journaux, annula ses fiançailles prévues avec Amandine Bichat, la digne héritière des hôtels Principio, et se maria dans la plus grande précipitation avec Rolande Blanchou, maître-chanteur, dans l'attente d'un enfant qui n'arriva jamais. Mariage d'amour, soi-disant. Personne n'y croyait au début, et puis les gens s'y sont fait. Comme quoi, on s'habitue à tout. En tous cas, coup de bluff gagnant pour elle, mais - vous le savez maintenant, Froissart - rien ne suffit jamais à ce genre de personnage.

L'inspecteur Mollard mordit nonchalamment son cigare, non sans en avoir tiré quelques bouffées apaisantes. Froissart fut atterré par ces dernières révélations : jusqu'où l'humanité était-elle prête à descendre ?

- Et… Séraphine Prunel ? N'a-t-elle rien vu venir ?

- L'ennui, Froissart. L'ennui et l'oisiveté. Sans compter la littérature romantique qui peut pourrir n'importe quel cerveau en un temps record, comme le poison pernicieux des bonbons de Madame Paimpol. Une femme sans occupation finit par rouler sur les jantes, Froissart ! Je vous garantis qu'après le ménage, la cuisine et la vaisselle, Mathilde est trop fatiguée pour s'ennuyer et imaginer - à tort - que tout se passerait beaucoup mieux si elle travaillait ou si elle se donnait à un étranger. Chacun sa place, Froissart ! La nation ne s'en portera que mieux.

Ébranlé, Froissart sortit du bureau en silence. Une illusion de plus était tombée sous les coups de boutoir de la dure réalité.

—

L'inspecteur contre X.

C'était un cas sans précédent dans les annales de l'histoire criminelle de ce beau pays. Depuis des mois, des courriers s'adressaient aux futures victimes, les plongeant irrémédiablement dans un état paranoïaque profond à la suite d'accidents qui n'avaient rien de fortuits. Nul ne savait si l'auteur de ces lettres abjectes était aussi l'auteur des traquenards dans lesquels ces pauvres gens étaient tombés. Dans le doute, beaucoup avaient porté plainte. Mais beaucoup aussi avaient peur et restaient chez eux sans oser se rendre au commissariat de Corbilly-les-Boisseaux, malgré la réputation excellente de l'inspecteur Mollard. Lequel n'attendait qu'un faux pas de l'ennemi pour lui tomber dessus impitoyablement. En attendant, comme souvent lorsqu'il s'agissait d'un criminel en série, des dizaines, voire des centaines de victimes étaient nécessaires afin d'élaborer son profil précis. On évitait ainsi de gaspiller l'argent du contribuable dans la poursuite vaine de pistes aussi fumeuses qu'innombrables.

Nous étions au milieu d'un après-midi pluvieux, et l'inspecteur Mollard se morfondait dans son bureau. Il avait fini de trier tous les formulaires et se demandait comment il allait passer le reste de la journée, lorsque Jeannine, la secrétaire qui dactylographiait plus vite que son ombre, l'appela brusquement sur son poste téléphonique. Son bureau donnait sur celui de Merlan qui lui avait fait signe d'appeler l'inspecteur en urgence.

- Dans le bureau de Merlan ! Henri, je crois qu'on tient quelque chose.

Il raccrocha en grognant puis se frotta les mains. Les affaires reprenaient.

Victor Merlan, le plus fin limier de sa génération, recevait une fois de plus un plaignant qui brandissait encore une lettre au bout de son bras plâtré. Ses difficultés d'élocutions pouvaient se comprendre : affublé d'une minerve sous un visage – à l'origine plutôt charmant – et passablement tuméfié, il était en voie de bonne guérison malgré les apparences, le drame étant survenu quelques semaines plus tôt.

- F'en ai marre ! Qu'est-ce que fous attendez pour le coinfer, feu falaud !

Merlan prit la lettre et l'ajouta aux autres qui formaient une pile assez épaisse à droite de sa machine à écrire. Il n'y avait qu'une phrase formée de lettres découpées dans divers journaux, toujours la même, mais qui glaçait d'effroi ceux qui en avaient entendu parler : 'ToUs meS Vœux de réTablisSemeNt ! ' suivie d'une signature énigmatique : 'X' – découpée dans un journal elle aussi. Toutes les plaintes enregistrées contre X s'accumulaient sur le bureau de Jeannine, laissant l'équipe de l'inspecteur Mollard impuissante.

X demeurait insaisissable. Cependant, il avait cette fois commis une faute : le plaignant-témoin-victime se rappelait avoir vu rôder dans le quartier une Citroën SM beige, un véhicule assez luxueux. C'était mince, mais cela réduisait le champ d'investigation qu'allait pouvoir entreprendre l'équipe de l'inspecteur Mollard, lequel fit son entrée dans le bureau de Merlan.

- Qu'avons-nous, Merlan ?

- Toujours pareil, patron. Ce monsieur reçoit une lettre et quelques jours plus tard, il est victime d'un accident. Quelqu'un connaissait les habitudes de monsieur qui grille le même feu rouge chaque matin pour aller bosser. Sauf que cette fois, tous les feux du carrefour étaient peints en noir, selon le témoignage d'un piéton qui se trouvait sur le lieu du carambolage, témoignage recueilli par monsieur. Mais monsieur se rappelle avoir vu rôder dans le quartier une Citroën SM beige, un véhicule assez luxueux. Peut-être un début de piste. Monsieur n'aurait pas vu le conducteur, par hasard ?
- F'est pas frai ! F'ai famais grillé de feux roufes ! F'était pas roufe !
- Répondez à la question, menaça l'inspecteur Mollard. Ou on vous arrête pour rétention d'information susceptible de faire avancer une enquête en cours !
- Non ! F'ai pas fu qui conduifait ! F'ai famais grillé de feux roufes !
- Rentrez chez vous avant que je ne change d'avis, répliqua l'inspecteur, tout en sortant un cigare de sa poche, qu'il alluma avec flegme. Le plaignant-témoin-victime sortit du bureau en claudiquant, visiblement mécontent des prestations du commissariat de la rue du Levant.
L'inspecteur Mollard projeta quelques nuages de fumée à la fois clairs et opaques vers les néons qui grésillaient sur le plafond peint en jaune pâle, avant de s'adresser solennellement à Merlan et Froissart, le nouveau brigadier qui, alerté par les cris, venait aux nouvelles, tout comme Jeannine qui s'était levée pour les rejoindre.
- Entrez, Froissart… Messieurs, la réputation de ce commissariat est en jeu ! Si les journaux s'emparent de cette histoire, nous serons la risée de toute la région ! La rumeur commence à enfler, tout comme ma patience. Il n'est pas question qu'on subisse les agissements de X six mois de plus ! Tout le monde en salle de réunion ! Jeannine, amenez-nous toutes les plaintes contre X. Son sort est scellé !
La salle de réunion fut rapidement occupée par Fleuret, Manelon, Froissart, Merlan, Jeannine, et l'inspecteur Mollard qui s'assit sur le bureau , face à ses collègues et dos au mur sur lequel était plaqué une carte géante de Corbilly-les-Boisseaux, grâcieusement fournie par le service cadastre de la ville. Jeannine s'installa derrière le bureau, armée d'un lourd dossier qu'elle posa devant elle, prête à énoncer les faits, rien que les faits. L'inspecteur prit une boîte de punaises rouges et tituba quelque peu vers la carte, accompagné de la brume parfumée de son cigare. La journée allait être longue, tous le savait. Heureusement, la cafetière tournait à plein régime, Froissart ayant pour mission annexe de remplir les tasses et de les faire passer aux collègues avec un zèle tout policier. La pluie redoublait à l'extérieur, ses myriades de gouttes mitraillant les toits et fenêtres.
- Récapitulons, fit l'inspecteur. Allez-y, Jeannine.
Jeannine ajusta ses lunettes à monture marron pailleté et se lança :
- La première plainte rapportée concerne Madame Guérant, concierge, qui trouve le courrier de X dans une enveloppe vierge, glissé sous la porte. Étant en parfaite santé, elle jette le tout à la poubelle sans se méfier. Ce n'est qu'en glissant sur une peau de banane plongée dans l'huile de friture à la sortie de l'immeuble une semaine plus tard qu'elle fera le rapprochement. Un traumatisme crânien, une entorse et

trois côtes fêlées. Depuis, les locataires se relaient pour nettoyer les escaliers et sortir les poubelles.
- Adresse ?
- 5, rue du Beau Renard.
L'inspecteur planta une punaise rouge sur la carte. Jeannine reprit :
- Ensuite, nous avons Monsieur Picardo, ouvreur d'huîtres pour la poissonnerie 'Un bulot vaut mieux que deux tu l'auras' qui, en ouvrant sa voiture après une dure journée, trouve le courrier de X sous un essuie-glace. Il le prend, le lit et le jette dans le caniveau. Ce n'est qu'un mois plus tard qu'il fera le rapprochement : après une soirée passablement arrosée, il pousse, avec l'aide de quelques amis, la porte de son appartement restée entrouverte. Un parpaing en tombe et lui fracasse l'épaule. À l'heure actuelle, il ne peut toujours pas exercer son métier et assouvir sa passion. La poissonnerie n'a pas retrouvé un ouvreur d'huîtres aussi compétent que lui. Un dépôt de bilan est envisagé.
- Adresse ?
- 38, allée du Bois Joli.
L'inspecteur planta une punaise rouge sur la carte. Jeannine reprit :
- Monsieur Venterolles, goudronneur pour la commune qui trouve le courrier de X scotché sur la porte des toilettes de son domicile après une journée très chargée. Il le prend, le lit mais ce soir-là, il est très fatigué. Il en fait une boule qu'il lance à son chien – un jeune épagneul très joueur – et va s'allonger sur le canapé. Il ne fera le rapprochement que quelques jours plus tard, lorsque son chien tire un peu trop sur sa laisse. La sangle de la laisse, qui avait été partiellement coupé par un intrus, cède et le chien traverse la rue sans prévenir. Son maître le suit sans regarder et un véhicule roulant à vive allure le percute. Une jambe cassée, un poumon perforé et un gros hématome à la hanche. Le projet de parking devant le stade Fernand Raynaud est reporté de plusieurs mois.
- Adresse ?
- 75, rue Lagrange.
L'inspecteur planta une punaise rouge sur la carte. Jeannine reprit :
- Madame et Monsieur Grimault, qui tiennent une librairie au centre-ville dans laquelle ils trouvent le courrier de X parmi les cartes postales en exposition. Ils mettent ça sur le compte d'un client qui l'aurait oublié sur place, jusqu'à ce qu'ils mangent du poisson périmé dans un restaurant pourtant réputé, 'Le Bavoir'. Intoxication alimentaire et une incapacité totale de travailler pendant un mois. Les premiers à nous avoir transmis le courrier de X.
- Adresse ?
- 12, place du Général.
L'inspecteur planta une punaise rouge sur la carte. Jeannine reprit :
- Monsieur Farenzo, plombier, trouve le courrier de X dans le cartable de son fils. Il pense à un atelier découpage fait en classe, félicite son fils puis lui demande pourquoi il a eu un zéro en mathématiques. Il ne fera le rapprochement qu'une semaine plus tard, lorsqu'un fil tendu en travers de l'escalier de son

domicile le fera dégringoler un étage plus bas. Une épaule démise, un bras cassé et des contusions sur le visage. Les habitants se plaignent à cause des réparations non effectuées - les factures d'eau ont considérablement augmenté en ville depuis.

- Adresse ?

- 23, rue du Panier Percé.

L'inspecteur planta une punaise rouge sur la carte. Jeannine reprit :

- Madame Leroy, caissière au Félix Potin du quartier des Mirabelles, aperçoit dans les rayons, coincé entre plusieurs boîtes de conserve, le courrier de X. Elle le saisit, mais une boîte de conserve lui tombe sur le pied et une autre sur la tête. Un traumatisme crânien et huit points de suture sur le pied droit. Le magasin cherche une autre caissière, mais personne n'est disponible. Les habitants du quartier des Mirabelles doivent se rendre dans le quartier des Jonquilles, plus au nord. Certains doivent même prendre l'autobus.

- Adresse ?

- 3, place Chevaline.

L'inspecteur planta une punaise rouge sur la carte. Jeannine reprit :

- Madame Baudet, retraitée. Lors d'un goûter avec ses enfants et petits-enfants, elle sort le service à thé en porcelaine du buffet lorsqu'elle aperçoit le courrier de X caché dans la théière. À sa lecture, elle est prise d'une crise de tétanie suivie d'un arrêt cardiaque définitif. Celle-ci n'ayant pas élaboré de testament, une bataille juridique est engagée entre les divers héritiers potentiels qui nous ont transmis sa plainte à titre posthume.

- Adresse ?

- 20, avenue des Chardonnets.

L'inspecteur planta une punaise rouge sur la carte. Jeannine reprit :

- Monsieur Garenne, producteur de barbe-à-papa au square Mancini. Un enfant paie avec le courrier de X puis s'enfuit en courant. Il le poursuit mais trébuche malencontreusement et tombe la tête la première sur la racine proéminente d'un châtaignier. Six points de suture et trois mois en coma artificiel, pendant lesquels des enfants innocents ont été privés de barbe-à-papa.

L'inspecteur planta une punaise rouge sur la carte, tout en sortant un autre cigare de sa poche.

Une heure et plusieurs tasses de café par policier plus tard, Jeannine continuait, imperturbable :

- Mademoiselle Rimbaud, sans profession officielle. Après une journée riche en clients de toutes sortes, elle trouve le courrier de X sous son oreiller. Elle trouve ça mignon, jusqu'à ce que son propriétaire lui fasse remarquer qu'un malheur pourrait bien lui arriver. Malheureusement, elle ne tient pas compte de son avertissement et tombe de la fenêtre de sa chambre d'hôtel quelques minutes plus tard. Trois côtes cassées, un œil au beurre noir et une mâchoire démise. Une manifestation contre X est organisée samedi prochain par les personnalités les plus marquantes de Corbilly, afin que cessent enfin ces ignominies... Henri, il va falloir faire vite. La pression monte.

- Je sais, Jeannine, répondit l'inspecteur Mollard avec agacement. Nous allons y mettre un terme.

Il alluma son troisième cigare et vaporisa un énième nuage de fumée olivâtre vers le plafond de la salle de réunion. Même si à présent, chacun avait du mal à distinguer les traits de son voisin, tout le monde affichait un visage empreint d'une tension extrême. L'inspecteur Mollard harangua ses troupes :

- Messieurs ! À qui profite le crime ? Que constatez-vous sur cette carte ?

Froissart, Merlan, Fleuret et Manelon se turent par respect, ne bénéficiant pas d'une expérience comparable à celle de l'inspecteur. Mais ils pouvaient deviner que la carte était constellée de points rouges, sauf à un endroit précis, qu'il désigna.

- X est ici, Messieurs ! Nous allons planquer et le coincer dans son fief de l'hôpital Sainte-Guerre. Mais peut-être a-t-il des complices à l'intérieur. Inutile donc de préciser que l'effet de surprise est primordial dans une enquête de cette envergure ! Nous ne devons en aucun cas signaler notre présence à l'ennemi. En route !

Lorsqu'il sortirent enfin du commissariat de la rue du Levant, une nuit sans lune et un pavé mouillé les attendaient. L'inspecteur Mollard prit sa Peugeot 604 blanche en compagnie de Merlan et Fleuret. Manelon et Froissart le suivaient dans une voiture banalisée, assez discrète. Prévoyants, ils s'arrêtèrent en chemin pour commander des sandwiches jambon-beurre et des bouteilles d'eau minérale à Frankie, le serveur du bar des Halles, un habitué de la police de Corbilly-les-Boisseaux.

Le soleil était parti depuis un moment déjà lorsqu'ils arrivèrent au parking de l'hôpital Sainte-Guerre, relativement désert à cette heure tardive. Les deux véhicules firent rapidement le tour : les quelques dizaines de voitures dispersées ne correspondaient pas au signalement, il allait donc falloir patienter. L'inspecteur Mollard, Merlan et Fleuret se positionnèrent près de la sortie, Froissart et Manelon près de l'entrée. Des tours de garde furent instaurés à l'intérieur de chaque véhicule, permettant à chacun de prendre le repos nécessaire à l'efficacité d'une éventuelle interpellation.

Le ballet nocturne des ambulances, du personnel hospitalier et des patients se poursuivit toute la nuit jusqu'à l'aube. Mais les hommes de l'inspecteur Mollard étaient du genre tenace. Les véhicules entraient et sortaient tranquillement, les gens riaient et vaquaient à leurs occupations, sans se douter le moins du monde que ce X qui semait le chaos dans la ville depuis des mois le faisait à partir de l'hôpital Sainte-Guerre, son quartier général. L'inspecteur, calé derrière son volant et ses lunettes noires, voyait clair dans son jeu : X pouvait jouir en direct des accidents qu'il provoquait dans son sillage, sans compter que tout l'hôpital bénéficiait financièrement du nombre insensé de ses victimes. Aucune dénonciation à attendre donc, d'une telle flopée de profiteurs et c'était plus que regrettable. À moins de mettre tout le personnel en garde à vue jusqu'à ce que quelqu'un parle. Cette hypothèse était séduisante et il commençait à sérieusement l'envisager lorsque soudain, la voix de Manelon grésilla dans la radio.

- Zebra 3, Zebra 3 ! Un véhicule suspect en visuel ! Il cherche une place !

- Interception, répondit l'inspecteur, fébrile. Cette fois, il est cuit !

L'inspecteur Mollard démarra en trombe et bloqua la sortie tandis que Manelon, gyrophare et sirène en

action, collait au derrière de la Citroën SM beige qui freina net. X en sortit précipitamment pour fuir à travers le parking. Il courait vite, mais rien n'est plus rapide qu'une balle de calibre .357 magnum. L'inspecteur sortit de sa Peugeot en titubant légèrement et visa la tête, afin d'en finir avec cet olibrius.
- Police ! Arrêtez-vous, au nom de la loi !
X eut le tort inexcusable de ne pas obéir au fameux inspecteur Mollard, qui fit feu. X s'écroula sur le bitume. Le cauchemar des habitants de Corbilly-les-Boisseaux était terminé.
Malheureusement, X n'était blessé qu'à la jambe, qui le faisait énormément souffrir. Fleuret le menotta, tandis que l'inspecteur l'informa de ses droits :
- Monsieur X, je vous arrête pour mise en danger volontaire de la vie d'autrui avec préméditation et harcèlement ! Tout ce que vous direz – ou pas – se retournera contre vous, monsieur X !
- Je ne sais pas de quoi vous parlez ! J'ai eu peur, c'est tout ! Aaaah…. Je ne suis pas X !
X niait. Son accoutrement très commun – costume, chemise, cravate et mocassins bien cirés – et sa physionomie dépourvue de traits remarquables, ne trompaient pas ces policiers aguerris, habitués aux plus fins subterfuges des criminels les plus notoires.
- J'ai mal ! J'ai mal ! Il me faut un médecin !
X tentait de les attendrir en attirant l'attention sur sa jambe qui pissait le sang. C'était peine perdue.
- C'est une jolie voiture que vous avez là, monsieur X, fit observer Fleuret. Les affaires semblent florissantes…
- D'accord ! D'accord ! J'ai un peu pris dans la caisse ! Mais je vous jure, je ne suis pas X ! X est une invention de gens qui ne pensent qu'à se plaindre ! Ils se refilent tous le tuyau ! Aaaah…. Ils viennent chez vous parce que personne d'autre ne les écoute ! Même mon cousin Patrice a fabriqué cette lettre ! Aaaaah… J'ai mal !
- N'importe quoi, fit Manelon, qui releva le suspect par le col. En tous cas, vous avez de la chance, monsieur X ! L'hôpital n'est pas loin.
Froissart, Fleuret, Manelon et Merlan rigolèrent et l'inspecteur Mollard qui pourtant, était loin d'être un boute-en-train, cracha par terre comme pour ponctuer joyeusement l'événement d'un point humide, mais final. Ils accompagnèrent X dans la bonne humeur et l'hospitalisèrent dans les formes. X fut surveillé et interrogé jour et nuit devant sa chambre au troisième étage de l'hôpital Sainte-Guerre, en attendant son procès.

Le mardi suivant, l'inspecteur Mollard reçut un coup de fil de monsieur le Maire en personne ! Une conférence de presse était organisée l'après-midi devant la mairie afin de rassurer la population et il tenait à ce que l'inspecteur prenne la parole. Fidèle au poste, l'inspecteur instruisit l'assemblée de journalistes, d'hommes politiques de la région et la partie des habitants la plus mal en point de Corbilly-les-Boisseaux :
- Mesdames, Messieurs ! Nous pouvons assurer avec certitude que X est hors d'état de nuire !

Il y eut un petit 'oh' de déception dans le public, que l'inspecteur Mollard tempéra :

- Toutefois, nous n'avons pas pu établir de lien direct entre Monsieur Duchemin – alias X – comptable à l'hôpital Sainte-Guerre, et les lettres maudites. Son avocat plaide non coupable de ces dramatiques forfaits.

Il y eut un grand 'ah' de soulagement dans le public, que l'inspecteur Mollard tempéra.

- Par contre, il est bel et bien l'auteur de détournement de fonds et à ce titre, devrait passer plusieurs années en prison, si un juge soucieux d'une justice véritablement équitable se préoccupe du bien-être de la population. Messieurs dames, bonne journée !

La foule outragée, brisée et martyrisée se dispersa rapidement, un peu déçue. L'inspecteur serra des mains, puis alluma un cigare d'une qualité rarissime que monsieur le Maire venait de lui offrir. Ses effluves originales et âcres effacèrent rapidement l'amertume ressentie suite à l'expression d'une certaine ingratitude des habitants. Mais il se reprit : le devoir, c'est le devoir ! Son rôle était de les protéger tous, contre leur gré si c'était nécessaire !

L'inspecteur Mollard descendit les marches de la mairie, s'installa dans sa Peugeot 604 blanche et alla rejoindre sa femme Mathilde qui lui avait préparé un délicieux plat de tripes. Cela valait bien tous les aléas du dur et beau métier de policier, un métier qu'il n'était pas près d'abandonner.

—

L'escroc qui m'aimait.

Il prit la main de Jeannette et la caressa. Elle le regarda avec envie, il était si beau et si fringant. En plus, il s'appelait Jean-Pierre, un prénom qu'elle appréciait. Mais il était beaucoup plus jeune. À peine cinquante-cinq ans ! Ils s'étaient rencontrés par hasard, un matin de juillet. Jeannette allait à la Caisse d'Épargne pour y déposer une partie de sa retraite, où Jean-Pierre officiait comme simple guichetier. Il était nouveau dans le coin et ne connaissait personne. Ils avaient sympathisé au fil du temps et lorsque la grande faucheuse prit son mari à la suite d'une crise de foie mémorable, Jeannette en fut presque inconsolable. Suite à son enterrement, elle ne sortit pas de chez elle pendant au moins une semaine ! Ce qui inquiéta Jean-Pierre, qui vint la voir chez elle afin de s'enquérir de sa santé. Il lui promit de passer la voir chaque semaine dans son petit pavillon de la rue du Sentier – le samedi soir, en l'occurrence – afin de se tenir compagnie, de parler de la pluie et du beau temps… Il lui rendait même service : au lieu de faire la queue à la Caisse d'Épargne, elle n'avait qu'à lui donner l'argent directement qu'il déposerait sur son livret lorsqu'il irait travailler, tout simplement. Car entre Jeannette et Jean-Pierre, la confiance régnait. C'est pourquoi elle fut particulièrement choquée lorsqu'au détour d'une de ces vieilles ruelles de Corbilly-les-Boisseaux, elle le vit rire aux éclats avec Germaine Prichoux, une autre veuve retraitée plus âgée qu'elle encore, et pas très belle, de surcroît. Elle se sentie trahie. Comment avait-elle pu croire qu'il ne s'intéressait qu'à elle ? Elle fut très déçue par cette attitude tout juste digne d'un incorrigible coureur de jupons. Lors de leur prochain rendez-vous, il allait voir ce qu'il allait voir !

- Jeannette, vous êtes si belle, comme toujours…

Jean-Pierre venait de finir le thé, agrémenté de petits biscuits à la cannelle. Assis l'un en face de l'autre, on aurait dit qu'ils se connaissaient depuis l'enfance. C'était l'osmose.

- Flatteur, répondit avec gourmandise Jeannette. Mais rassurez-moi, Jean-Pierre… Dites-moi qu'il n'y a personne d'autre. Vous comprenez ce que je veux dire…

- Ma chère Jeannette, répondit en souriant Jean-Pierre. Vous êtes le phare de mes nuits, celui qui promet les plus doux rivages… Dites-moi ce que je peux faire pour vous.

- J'ai un dépôt important à faire – j'aurai besoin de votre entière coopération.

- Ah mais bien sûr… Rien ne me fait plus plaisir que de vous rendre service, susurra Jean-Pierre. J'aimerais faire tellement plus ce soir, mais j'ai un rendez-vous et il va être bientôt l'heure…

- Mais oui, mon Jean-Pierre ! Attendez-moi, je reviens.

Jeannette alla chercher le fusil de chasse de son défunt mari et ses munitions, blottis sous une parure de lin brodé, rangée au fond à droite dans l'armoire normande. Tout en insérant les cartouches dans le canon, elle l'apostropha de loin :

- Pas un rendez-vous galant, j'espère ?

- Qu'allez-vous chercher là, Jeannette ! Vous êtes le soleil de mes nuits !

Jeannette revint vers lui, lourdement armée.

- Plus pour longtemps, connard !

Jean-Pierre pâlit tout en ouvrant une bouche interrogative, ce qui n'attendrit pas Jeannette. Elle tira deux fois sans sommation et Jean-Pierre se prit la totalité de la chevrotine dans le thorax. Sa tête heurta lourdement la table où elle reposa, inerte. Jean-Pierre, l'ineffable séducteur, n'était plus.

Jeannette, enfin vengée de l'affront, allait devoir faire le ménage. Forte et robuste – elle faisait partie d'une longue lignée de paysans – elle n'eut aucun mal à le traîner au fond du jardin, à l'endroit même où jadis elle faisait pousser des fraisiers (il lui restait même quelques pots de confitures à la cave), puis à l'ensevelir sous un vieux tas de compost après avoir ôté tous ses vêtements. Elle se débarrasserait du squelette plus tard, à l'occasion. Jeannette, peu sociable en général, n'en demeurait pas moins une admirable femme d'action et de caractère. Son maniement expert de la pelle et de la brouette aurait impressionné n'importe quel maçon en herbe. Mais fort heureusement pour elle, il n'y avait personne dans le coin et donc pas de témoin auditif ou oculaire : son pavillon, bordé d'un mur épais et de multiples broussailles épineuses, était le dernier au fond de la rue du Sentier, celle qui donnait directement sur la forêt de Corbilly-les-Boisseaux.

Le soleil venait juste de quitter la terre des ancêtres de Jeannette lorsque celle-ci revint à l'intérieur afin de jeter les quelques effets de feu Jean-Pierre dans le poêle, très actif en cette fin d'automne. Elle allait y jeter sa veste quand un carnet en tomba. Un peu curieuse, elle y jeta un œil. Il y avait plusieurs noms, dont certaines étaient de vagues connaissances. Françoise, Jacqueline, Solange… Tout un harem ! Quel culot, quel goujat, pensa Jeannette. Y figuraient également leurs adresses ainsi que des sommes d'argent et des dates. Jeannette finit par tomber sur son propre nom et pesta :

- Non mais c'est incroyable ! Quel gigolo ! Quelles salopes ! Il m'a prise pour qui ?

Jeannette ne décolérait pas. Elle jeta les vêtements de Jean-Pierre dans les flammes tout en ruminant sa vengeance et en serrant le carnet d'une poigne de fer. Elles allaient payer très cher son humiliation. Mais il lui restait des choses à faire avant. Elle débarrassa la table, passa un petit coup d'éponge sur la nappe en toile cirée et désinfecta le sol souillé par le sang de cet empaffé de Jean-Pierre avec un peu de Crésyl. Il ne restait plus qu'à récupérer son vélo resté près du perron et le balancer dans sa Renault 4L fourgonnette, direction la décharge d'ordures.

Au commissariat de la rue du Levant, tout était calme, même si l'affaire des 'barbecues espagnols' avait mis en ébullition tous les collègues de l'inspecteur Mollard les jours précédents. C'était la fin de l'après-midi et le brigadier Froissart, de retour du carrefour du Puiseux une liasse de contraventions à la main, avait hâte de prendre sa pause au Balto dont la spécialité phare était le croque-monsieur accompagné d'une portion de frites-mayonnaise, d'un œuf dur et d'une bière blonde mais ça, ce n'était qu'une fois son service terminé. Partie remise pour le brigadier Froissart, car l'inspecteur Mollard lui réservait une mission de la plus haute importance.

- Froissart !

- Oui, patron !

Froissart claqua des talons. Il avait de l'allure dans son bel uniforme. Un tel investissement et un entrain presque militaire faisait honneur à sa profession. Si tous les nouveaux contingents étaient animés d'une telle vocation, la nation pouvait vraiment dormir sur ses deux oreilles.

- Ma femme s'est rendue à la Caisse d'Épargne hier. Il paraît que le guichetier, un certain Jean-Pierre Dupuis, fait défection depuis une semaine sans raison apparente. Le personnel en surcharge de travail est très inquiet, tout comme plusieurs clientes qui l'auraient réclamé en vain et je ne serais pas étonné de voir débarquer tout ce petit monde bientôt pour signaler sa disparition. Apparemment, c'est un nouveau dans la région, fraîchement arrivé de Paris. Mais il ne sera pas dit que nous traitons les citoyens français différemment selon leur origine ! Nous avons une occasion unique d'anticiper, anticipons ! Bouclons cette affaire au plus vite avant que les journaux ne s'en emparent ! Pour information, ledit Jean-Pierre Dupuis a loué une chambre à…

- … l'hôtel de la Rose Bleue, s'exclama Froissart, fier de lui.

- Fichtre, Froissart ! Vous m'épatez de jour en jour ! Allez donc y faire un tour. S'il a laissé ses valises là-bas, on pourra qualifer cette disparition d'inquiétante et on pourra se mettre au travail. Arrêtez-vous au Balto casser la croûte si vous voulez, mais pas de bière ! J'attend de vos nouvelles.

Froissart s'exécuta, laissant la liasse de contraventions à l'inspecteur qui la transmit à Jeannine, la secrétaire assermentée.

Seule dans son pavillon de la rue du Sentier, Jeannette terminait son déjeuner, à savoir un bon plat de frites au saindoux, accompagné d'un filet mignon de porc et bien sûr, un verre de vin rouge, indispensable. Tout en enchaînant sur une tranche de pain poilâne agrémenté d'un triangle de camembert bien fait, elle se demandait comment faire payer toutes les maîtresses de Jean-Pierre quand elle eut une illumination. Elle sortit d'un tiroir du buffet enveloppes, stylo, timbres et quelques feuilles de papier blanc ordinaire, puis écrivit à chacune :

« Ma douce et tendre, je sais que mon absence imprévue vous questionne. Rendez-vous au soleil couchant dans cette belle forêt de Corbilly, près de l'étang. Je vous dirai ce que je n'ai encore pu dire à personne. Vous êtes la seule à qui je peux me confier. Des gens à Paris ont été très méchants avec moi, c'est pourquoi j'ai du tout quitter et repartir à zéro dans cette magnifique ville de Corbilly-les-Boisseaux. Mais il me reste un lourd secret et il me tarde de vous le faire partager. Vous pour qui mon cœur ne cesse de battre. Je me languis de vous revoir. Votre serviteur, Jean-Pierre. »

Jeannette eut un petit rire hystérique. Elle n'avait qu'une hâte, c'était de les envoyer toutes dans la tombe. Mais en une seule fois, ce n'était pas gérable. C'est pourquoi elle ne déposerait qu'une lettre par jour. En attendant, elle se versa une goutte de bénédictine puis alla faire une petite sieste sous l'édredon. Il y aurait du pain sur la planche, mais rien ni personne ne l'arrêterait.

Pour Miguelito, la saison n'était pas très bonne. On ne savait pourquoi, les touristes boudaient Corbilly-les-Boisseaux cette année. Les chambres étaient vides en cette fin d'automne, hormis trois occupées par des demoiselles sans profession officielle et celle d'un Parisien qui n'avait toujours pas payé son mois. Il se gratta la tête, qu'il avait particulièrement chevelue, et grommela quelque peu en faisant ses comptes, laissant entrevoir par intermittence une dentition incomplète. Allait-il devoir mettre la clé sous la porte ? Pas question ! L'hôtel de la Rose Bleue, c'était toute sa vie. Excédé par le manque de respect de ce client qui découchait et qui en plus, ne payait pas, il décida de l'appeler sur son lieu de travail, la Caisse d'Épargne, afin d'exiger son dû. Quelle ne fut pas sa surprise lorsqu'il apprit que non seulement il découchait, mais en plus il n'allait même pas travailler ! Il n'était pas prêt de cracher ses sous, le gringo ! Il raccrocha le combiné violemment. Son sang ne fit qu'un tour : il prit la clé de la chambre 13 puis grimpa l'escalier jusqu'au deuxième étage, déterminé à jeter tout son bardas à la poubelle ou mieux, dans le caniveau le plus proche. Il entra, balança ses vêtements ringards et son nécessaire de toilette dans un sac poubelle et y vida aussi sa belle valise, qu'il décida toutefois de garder comme dédommagement pour la gêne occasionnée. Il songeait à la revendre à prix d'ami quand il remarqua une légère bosse à l'intérieur. Quelle ne fut pas sa surprise lorsqu'il découvrit un double fond abritant une grosse enveloppe garnie de billets de cinq cent francs ! Il eut un large sourire et descendit en trombe à l'accueil pour téléphoner. Et raccrocha une minute plus tard, les yeux remplis de bonheur : son beau-frère, dentiste à ses heures, allait pouvoir lui poser les dents en or dont il rêvait depuis son enfance.

Victor Merlan, connu au commissariat de la rue du Levant pour ses qualités exceptionnelles d'investigateur, sentit que quelque chose d'anormal se tramait dans la forêt de Corbilly-les-Boisseaux. Plusieurs appels téléphoniques faisaient état de détonations près de l'étang le soir, alors que tout le monde savait depuis belle lurette que les canards et bêtes à fourrure assoiffées n'y mettaient plus les pattes depuis qu'un camion citerne était sorti de la route départementale et s'y était éventré après plusieurs tonneaux, pour finalement s'y vider de tout son fioul. L'étang était pollué à jamais. D'ailleurs, le chauffeur - un écologiste convaincu qui s'en était tiré par miracle - se suicida le lendemain, pris de remords. L'accident, suivi de l'auto-meurtre, avait fait la une des journaux régionaux pendant plusieurs semaines l'année précédente, si bien que les habitants de Corbilly-les-Boisseaux ne pouvaient pas ignorer que toute chasse était inutile dans la zone incriminée. Mais de quoi s'agissait-il alors ? Merlan voulut en avoir le cœur net et fit part à son binôme, Maxime Fleuret, de son intention d'appréhender le contrevenant et de l'inculper pour tapage nocturne.
Ils ne savaient pas encore qu'ils étaient déjà sur les traces du 'guichetier gentilhomme'.

L'hôtel de la Rose Bleue, à l'angle de la rue des Croisades et de l'avenue des Moineaux, malgré un état de décrépitude avancée, affichait fièrement des couleurs pétillantes via une enseigne faite de néons virulents qui se voyaient de loin, surtout la nuit. Cependant, la lumière du jour ne lui permettait guère

de donner le change et l'ensemble des habitants le trouvait plutôt laid et sûrement insalubre : c'est pourquoi monsieur le Maire avait voulu le faire démolir plusieurs fois, mais une opposition farouche des politiques et des notables l'en avait toujours empêché, arguant du fait que cet hôtel permettait de créer du 'lien social'.
Le brigadier Froissart, au fait de l'historique, gara son véhicule officiel puis se présenta à l'accueil de l'hôtel. Il n'y avait pas de temps à perdre, encore moins avec ce Miguelito qui narguait la commune depuis des années.
- Bonjour. Brigadier Froissart, police nationale. Nous recherchons un dénommé Jean-Pierre Dupuis.
- Ah, le gringo parisien, dit Miguelito, affichant un sourire étincelant. Il est parti il y a dix jours sans prévenir et sans payer son mois ! Si vous le retrouvez, appelez-moi !
- Quelle chambre ?
Ce n'était pas le rôle de la police de faire confiance. Froissart voulait en avoir le cœur net.
- La 13. Je vous le dis, ces parisiens sont des malhonnêtes ! Montez avec moi, je vais vous montrer les plus belles chambres de Corbilly !

Près de la forêt, une brume humide tapissait les eaux autrefois fertiles de l'étang. Les derniers rayons de soleil peinaient à crever les milliers de branches d'arbres et de nuages. Merlan et Fleuret venaient de sortir de la voiture qu'ils laissèrent le long de la départementale, à quelques mètres du mausolée érigé en hommage à la faune disparue par la faute d'un seul homme (Bruno Chouski), afin de rappeler que le mal absolu - même mort - était capable de revenir à n'importe quel moment. La leçon de cet événement tragique ne s'adressait évidemment pas à Merlan et Fleuret, dont la vigilance permanente était de mise, mais plutôt aux nombreux automobilistes à qui prendraient l'envie de s'y arrêter pour pique-niquer.
Nos valeureux policiers descendirent le talus et inspectèrent les alentours. En s'enfonçant dans la forêt, ils découvrirent, stupéfaits, des cadavres de vieilles femmes, entassées les unes sur les autres, sommairement exécutées par une arme à feu, certaines ayant la main crispée sur une lettre écrite par un certain Jean-Pierre.
- On a un problème, fit Merlan en s'allumant une cigarette.
- Je contacte l'inspecteur, ajouta Fleuret. Il faut qu'il voie ça.
Fleuret remonta jusqu'à la voiture et prévint l'inspecteur Mollard par radio, lequel appela la police scientifique de Ploutardec, la meilleure de la région.

Froissart fit irruption dans le commissariat, désireux de rassurer l'inspecteur sur la disparition inopinée du parisien Jean-Pierre Dupuis.
- Patron, s'exclama-t-il en croisant l'inspecteur dans le couloir, Jean-Pierre Dupuis a mis les voiles ! Ce n'est pas une disparition inquiétante mais par contre, c'est un mauvais payeur.
L'inspecteur Mollard sortit un cigare de sa poche et en embrasa le bout le plus lentement possible.

- Pas seulement, Froissart, répondit-il en lachant un épais nuage brun qui dissimula momentanément les traits fins et juvéniles du brigadier. Ce n'est plus pour lui que je m'inquiète, mais pour ses futures victimes. Une scène de crime, ça vous intéresse ?
Froissart tombait des nues. Corbilly-les-Boisseaux allait-elle devenir la nouvelle capitale du péché, telle Sodome ? L'inspecteur Mollard, soucieux d'endurcir ses plus jeunes recrues, enfonça le clou :
- Manelon est déjà parti voir. Hors de question que vous ne compreniez pas à qui nous avons affaire : un criminel de la pire espèce ! Dépêchons-nous !
Ils sortirent du commissariat, embarquèrent dans la Peugeot 604 blanche de l'inspecteur et partirent sur les chapeaux de roue. Les phares jaunes dissipaient avec peine les ténèbres qui les enveloppaient tandis que l'inspecteur Mollard ruminait en silence… Un Parisien qui tentait sa chance en province aurait du mettre la puce à l'oreille de n'importe quel Corbillois ! Mais ceux-ci étaient d'un naturel confiant, presque naïf. Quelle erreur ! Quelles conséquences ! Tout le monde était tombé dans le panneau ! Un casier vierge, la belle affaire ! Jeannine allait prévenir tous les commissariats de la région dès ce soir et lui irait dresser un portrait-robot de Jean-Pierre Dupuis le lendemain avec l'aide du personnel de la Caisse d'Épargne. Où donc espérait aller ce Casanova de pacotille avec toutes les polices de France sur le dos ? Même si, pour l'inspecteur Mollard, aucun fait n'était 'divers', cette ingérence criminelle d'un Parisien chez les Corbillois était particulièrement honteuse. De plus, utiliser un fusil de chasse, typique des coutumes locales – sûrement acheté au marché noir ou à un fermier nécessiteux – pour le retourner contre une population l'ayant accueilli à bras ouvert était d'une rare perversité. Mais qu'avaient fait les habitants de cette ville pour mériter une telle punition ? Décidément, le vice et la méchanceté hantant les ombres errant dans ces mégapoles sans âme, les poussant à venir dégouliner jusque dans nos campagnes, souillant de leurs empreintes vénéneuses l'humble et délicate manière de vivre du simple Corbillois, étaient insondables. Un sombre désir de sécession montait en l'inspecteur, mais il se reprit : la nation avant toute chose ! L'unité devait prévaloir, et les moutons noirs : en prison - ou à l'échafaud !
L'étang maudit, dont la surface mazoutée reflétait un croissant de lune faiblard, était là. Un camion-benne de cantonier était garé juste au-dessus, les phares allumés et dirigés par-delà l'étang jusque dans la forêt. Les pneus de la Peugeot 604 blanche crissèrent sur l'asphalte humide puis ils sortirent de voiture en claquant bien les portières afin d'annoncer leur arrivée à Manelon, Fleuret et Merlan ainsi que les deux agents de la scientifique. Une fois le talus franchi, ils firent le tour de l'étang, entrèrent dans la forêt, attirés par les flashes d'un appareil photo et la lumière d'une lampe de poche, puis passèrent le périmètre - délimité par un sobre ruban jaune - pour rejoindre leurs collègues.
- Alors, s'exclama l'inspecteur Mollard en s'adressant aux agents de la scientifique, bottés de caoutchouc et vêtus de combinaisons empruntées aux cantoniers municipaux. Que pouvez-vous nous apprendre ?
L'agent se gratta la tête un instant, prit une dernière photo du tas de cadavres en expliquant :
- Nous pensons – mais des analyses plus poussées sur les différents états de décomposition nous renseigneront dans les prochains mois - que les cadavres du dessous sont morts en premier.

- Mais il est possible, ajouta le deuxième, qu'il les ait mises dans le désordre afin de brouiller les pistes. C'est du travail de professionnel.
- Je vois, grogna l'inspecteur. Et qu'en déduisez-vous ?
Les deux agents se concertèrent un moment avant de répondre.
- Ce n'est pas à nous de mener l'enquête. Nous estimons que vous avez des éléments très probants pour la faire aboutir.
Il arracha une lettre de la main d'un cadavre et la tendit à l'inspecteur. Puis ils saisirent le premier corps – celui du dessus – et le transportèrent péniblement jusqu'au camion-benne.
L'inspecteur Mollard soupira en tendant la lettre de Jean-Pierre à Froissart qui la lut avec impatience.
- Maintenant, ajouta l'inspecteur, vous savez. Messieurs, nous avons affaire à un 'guichetier gentilhomme', cas rare mais pas exceptionnel. Il inspire confiance, profite de la crédulité de ses clients qu'il induit par une séduction sans scrupule. Puis il détourne à son profit les sommes destinées à l'organisme pour lequel il travaille, en l'occurrence la Caisse d'Épargne. Mais comme vous le voyez, il est monté d'un cran dans l'échelle du crime ! Malheureusement, à l'heure qu'il est, il doit être déjà loin malgré les barrages qui viennent d'être mis en place, peut-être même à l'étranger. Mais on ne sait jamais : les doyennes de cette ville encore vivantes peuvent avoir déjà eu un contact avec ce meurtrier ! Sans doute a-t-il laché une information, un indice qui pourrait nous mettre sur sa trace ! Dès demain, je me rendrai à la Caisse d'Épargne pour faire tous les recoupements nécessaires à l'identification des victimes et des femmes d'âge mûr épargnées - si je puis dire. Nous nous répartirons les survivantes et ferons le point après toutes les auditions. Messieurs, bonne nuit !

Le lendemain, les policiers de Corbilly-les-Boisseaux étaient sur le pied de guerre. En compagnie du directeur de la Caisse d'Épargne, ils dressèrent une liste des victimes potentielles, une trentaine au total. L'inspecteur, Manelon, Fleuret, Merlan et Froissart partirent sonner chez elles et au besoin, faire une enquête de voisinage. Après avoir fait le point par radio avec ses collègues, l'inspecteur Mollard apprit que Jean-Pierre avait bien fait quelques tentatives d'approche infructueuses, mais n'avait laissé aucun indice sur un possible lieu de repli. Sept personnes manquaient à l'appel, ce qui correspondait au nombre de cadavres découverts dans la forêt. Comme ils s'y attendaient, le suspect Jean-Pierre Dupuis n'avait pu résister à ses pulsions morbides bien longtemps, même si la majorité des femmes avaient échappé à la mort et à l'escroquerie. Froissart était même passé à la gare ferroviaire donner son signalement, personne ne se souvenait l'avoir vu. Il a sans doute fuit à vélo, se dit l'inspecteur – pour se rendre dans une autre ville et prendre un autocar ou un train, ou même un taxi ! Le bougre devait être loin, à présent. Et riche. Quoi qu'il en fut, son devoir était de recueillir tous les témoignages jusqu'au bout : un détail, même le plus mince, pourrait se révéler déterminant pour boucler cette affaire. C'est dans cet état d'esprit que l'inspecteur, au volant de sa Peugeot 604 blanche, se gara au bout de la rue du Sentier. C'était sa dernière chance d'obtenir un renseignement exploitable, sous peine d'échec.

Il tira la clochette qui pendouillait au portail gris du petit pavillon. Celui-ci était d'allure plutôt rustique, encadré par des murs épais et un jardin grouillant d'herbes folles, égayé ça et là de quelques arbustes anémiques et d'anciens rosiers. Jardin qui semblait se prolonger derrière la bâtisse, au bout d'un petit chemin fait de dalles de granit, bordé de nains en terre cuite aux couleurs bariolées. Le soleil n'allait pas tarder à quitter les lieux, présageant un crépuscule froid et humide. L'inspecteur Mollard patienta, un tantinet inquiet quand même : était-il arrivé trop tard ? Puis la porte d'entrée grinça, s'entrouvrit et un visage peu avenant se risqua à l'extérieur.

- Madame Jeannette Moignon, née Calebasse ?

- Qui la demande ?

- Inspecteur Mollard, police nationale ! J'aurai quelques questions à vous poser.

- Faites donc, répliqua-t-elle de l'intérieur.

L'inspecteur sortit sa carte, prouvant son affiliation loyale et indéfectible à la plus belle des forces publiques, en ajoutant :

- Je ne vous ferai aucun mal ! C'est à propos de Monsieur Dupuis Jean-Pierre.

- Ce goujat ! Je ne veux plus en entendre parler !

- Madame, nous le soupçonnons de crimes terribles. Un petit indice, un seul, pourrait nous mettre sur sa piste. Il est introuvable.

Jeannette hésita puis ouvrit la porte en grand, descendit les marches et vint lui ouvrir la grille, solidement cadenassée.

- Il a osé me faire la cour, à moi ! Tout juste veuve – et pour me demander des sous, en plus !

L'inspecteur sortit un cigare de sa poche et allait l'embraser quand Jeannette le rabroua :

- Ah ! Pas de ça ici ! Venez prendre un thé et des biscuits, je vous dirai ce que vous avez besoin de savoir, inspecteur… ?

- Mollard. Henri Mollard.

- Bien, Henri. Suivez-moi.

L'inspecteur soupira et rangea son cigare dans sa poche, à regret. Que ne fallait-il pas faire pour mener à bien une enquête !

Un instant plus tard, ils prenaient le thé dans le salon. À les voir, on aurait pu dire que c'était des vieilles connaissances, si ce n'est que l'inspecteur, armé d'un stylo Bic, avait sorti son précieux carnet de notes.

- Récapitulons… Vous avez donc fait connaissance au guichet de la Caisse d'Épargne ?

- Oui. Vous savez, au début je n'y ai guère fait attention. Un jeune freluquet parisien, pensez-vous ! Et puis, après avoir perdu mon mari, il est venu me voir.

- Pour quelle raison ?

- Comment ça, pour quelle raison ?

- Pour quelle raison est-il venu vous voir ?

- Vous plaisantez, j'espère !

L'inspecteur hésita entre le lard et le cochon. Puis il reprit, avec une pointe d'agacement :
- Je vais reformuler. Jean-Pierre Dupuis vous a-t-il fait part de ses ambitions pour le futur ?
- Il voulait s'acheter une voiture, une Mercedes, qu'il disait.
- Quoi d'autre ?
- Il trouvait la ville de Corbilly magnifique et voulait s'y installer pour toujours. Avec moi, bien sûr.
- Cela va de soi. Mais nous le recherchons activement pour le meurtre de sept Corbilloises, dont vous auriez pu faire partie. Vous aurait-il parlé d'un endroit en particulier, un endroit qu'il appréciait, un endroit où il aurait pu se cacher à l'abri des autorités – ailleurs qu'à Corbilly, je veux dire.
Jeannette faisait mine de réfléchir tout en touillant machinalement son thé, quand elle eut une illumination :
- La Suisse !
- La Suisse ?
- La Suisse.
L'inspecteur Mollard nota le nom du pays dans son carnet.
- Autre question. Je vois que vous habitez près de la forêt. Vous n'auriez pas entendu des coups de feu, par hasard ?
- Non. Mais mon ouïe n'est plus très fine et quand je dors, je dors. Ah mon Dieu, suis-je bête ! J'ai oublié de vous proposer mes biscuits !
- Non merci, ça ira.
- J'insiste !
Elle se leva et se dirigeait vers la cuisine quand l'inspecteur aperçut un trophée exposé au mur, au-dessus de la cheminée – de superbes bois de cerf d'une taille impressionnante :
- Le nom de votre défunt mari me dit quelque chose… Il n'avait pas abattu le plus grand cerf de la région, il y a une dizaine d'années ?
Jeannette bifurqua subrepticement vers l'armoire normande.
- Oui. C'était un chasseur talentueux, répondit-elle en ouvrant l'armoire.
- Mon grand-père aussi adorait la chasse, fit l'inspecteur, pensif. C'est une si belle tradition… Personne n'a repris le flambeau dans votre famille ?
Jeannette souleva la parure de lin brodé au fond à droite et allait se saisir du fusil quand l'inspecteur s'écria :
- Bon ! Je crois que nous avons fait le tour. Si quelque chose vous revient, ou si ce malotru vous fait signe, faites-le moi savoir. Inspecteur Mollard, au commissariat de la rue du Levant.
Jeannette referma l'armoire et revint vers lui avec un sourire désarmant.
- Je n'y manquerai pas, inspecteur. J'espère qu'il croupira en enfer !
- Comme vous dites, Madame Moignon ! Décidément, ces Parisiens sèment le mal et la discorde partout où ils passent ! Les journaux publieront la liste des victimes, le nom du criminel et son mode

opératoire. Avec un pactole pareil, il pourra même changer d'identité... Mais ce genre d'énergumène recommencera tôt ou tard, soyez-en certaine ! Et là, nous lui tomberons dessus ! Parole de Mollard !
- Peut-être même qu'il va changer de visage, suggéra Jeannette. Les chirurgiens en Suisse ont une bonne réputation pour ça.
- Mais c'est vrai ce que vous dites !
- Je vous raccompagne. Au revoir, inspecteur.
L'inspecteur sortit du pavillon, bredouille. Il sortit le cigare de sa poche, l'alluma avec déception.
On ne pouvait pas gagner à tous les coups. L'ennemi était dans la nature et il fallait faire avec.
La prochaine fois serait la bonne. Il cracha puissamment sur le pavé – signe d'un grand dépit – et lança un nuage orangé qui prit la rue du Sentier et se perdit dans la forêt. Embarquant dans sa Peugeot 604 blanche, direction le commissariat, il comptait bien mettre toutes les polices de France et de Suisse aux trousses du 'guichetier gentilhomme de Corbilly'.

—

Pas de répit pour l'inspecteur !

Maurice Bouillet était un saint homme. Son dévouement pour la communauté était sans faille : boulanger respecté et apprécié de tous, il suait sang et eau nuit et jour afin de fournir le meilleur pain de la région. Corbillois et villageois voisins affluaient du lundi au samedi pour acheter l'exquise baguette briochée croustillante – 60 centimes tout de même – boulangerie de l'Église, dont Maurice Bouillet était un fidèle assidu. Cette boulangerie, qu'il avait repris très jeune à la mort de son père, était sa principale préoccupation et faisait donc l'objet de toutes les attentions de sa famille, à savoir sa femme – Sabine, femme au foyer et caissière à la boulangerie – et son fils, un adolescent plein d'entrain mais peu doué pour les études – Romain, qui distribuait le pain à tricycle aux quelques hameaux environnants, pour gagner un peu d'argent de poche.

Tout allait donc pour le mieux pour cet homme au bord de l'automne de sa vie, jusqu'au jour où il décida – à la suite d'une conversation avec un client de passage – de faire l'acquisition d'une télévision. Son entourage, voyant le danger, essaya bien de l'en dissuader, mais il n'y avait rien à faire : sa décision était prise et irrévocable. Il avait bien le droit de se détendre un peu, expliqua-t-il.

Alors que l'antenne trônait sur le toit de la boulangerie depuis quelques semaines, les Corbillois de bonne volonté s'inquiétaient pour sa santé et surtout, la qualité de son pain. En effet, Maurice Bouillet regardait le journal télévisé presque chaque soir auquel s'ajoutait des émissions et des films assez distrayants, mais qui commençaient à grignoter sur son temps de sommeil. Des cernes légers apparurent autour de ses yeux, dont les orbites se creusèrent peu à peu. Cernes qui finirent par former deux grandes tâches sombres envahissant lentement ses joues concaves, autrefois riantes et rebondies. De même, son humeur changeait constamment : il s'impatientait pour tout et se réveillait parfois plusieurs fois par nuit, en proie à des crises d'angoisses dans lesquelles défilaient des images exceptionnelles ou banales, mais qui – selon son entourage – avait des effets indiscutablement négatifs.

En témoignaient aussi les clients qui maintenant délaissaient sa spécialité, la baguette briochée croustillante, afin d'exprimer leur mécontentement. Les sourires d'antan disparurent de part et d'autre et puis la clientèle se raréfia. En cause, le magasin Félix Potin, situé deux rues plus loin, qui désormais proposait le pain de mie pré-emballé, le tout acheminé par camion depuis la nouvelle usine Honoré, aux abords de Grignon.

Cette concurrence malheureusement prévisible alimenta les disputes entre les époux tandis que leur fils, Romain, fuguait régulièrement avec des copains, sans compter l'école buissonnière – et que la qualité et quantité de pain décroissait, exaspérant les habitués. Une pétition de la dernière chance avait circulé chez les Corbillois, avec l'espoir incertain de faire changer d'avis Maurice Bouillet, sans succès. Il avait perdu quinze kilos, licencié son personnel, congédié son apprenti et la boulangerie était maintenant au bord du dépôt de bilan. Sabine Bouillet posa donc un ultimatum à son mari : c'était la télévision ou elle.

Mais elle eut le malheur de le faire au fournil, la veille de la fête annuelle du pain : Maurice, en sueur dans son marcel et les nerfs à fleur de peau, prit sa pelle et lui éclata la tête d'un revers gagnant, coup qu'il exécutait pour la première fois alors qu'il n'avait vu que quelques minutes d'un match de tennis de demi-finale à la télévision. Il sortit du fournil et arriva côté caisse, devant laquelle se tenait un client un peu trop impatient à son goût : il le smasha et l'acheva en faisant glisser le tiroir-caisse qui lui tomba sur le crâne, une scène mémorable qu'il avait vu dans un vieux film noir américain. Puis il sortit de la boulangerie et aperçut un passant qui le montrait du doigt en poussant des hurlements. Prenant sa pelle à deux mains, il le claqua d'un sévère coup droit et remonta la rue des Fardeaux en direction de Christophe Beaumont, huissier de justice à Corbilly-les-Boisseaux, qui venait d'ouvrir la portière de sa Renault 12 jaune quand un coup de pelle à pain le projeta sur le trottoir. Maurice Bouillet ramassa les clés ensanglantées de la voiture, mit le contact et démarra précipitamment en direction de l'usine Honoré, avec la ferme intention de mettre un terme à la concurrence. Mais il avait des courses à faire avant : il s'arrêta donc au magasin Félix Potin, fit le tour des rayons et trouva ce qu'il cherchait. Il revint déposer un paquet de tranches de mie de pain Honoré à la caissière, qui lui annonça le prix.
- Ce n'est pas cher, remarqua Maurice, les yeux exorbités.
- C'est vrai, répondit Patricia, toute pimpante. C'est pour ça qu'on en vend plein !
Il l'assomma d'un coup de pelle et lui inséra plusieurs tranches de mie de pain dans la bouche, devant une petite vieille ébahie. C'est en sortant du magasin, pain de mie et pelle en mains, qu'il entendit des sirènes au loin. Il se précipita dans la Renault 12 jaune - non sans avoir éclaté le pare-brise d'une voiture qui avait failli l'écraser alors qu'il traversait la rue – et fonça en direction de Grignon.

Au commissariat de la rue du Levant, ce fut le branle-bas de combat. Manelon, qui avait reçu le coup de fil donnant le signalement d'un individu particulièrement excité, armé d'une pelle à pain et ayant pris la fuite à bord d'une Renault 12 jaune, prévint par radio Froissart qui stationnait au carrefour du Puiseux en compagnie de Merlan - ainsi que ses collègues du commissariat, dont Fleuret et bien sûr, l'inspecteur Mollard. Ça tombait bien, puisque l'inspecteur venait tout juste de finir de trier quelques formulaires et aussi son cigare, écrasé dans le cendrier Ricard mais qui donnait encore quelques volutes de fumée tout à fait artistiques. Manelon, Fleuret et l'inspecteur Mollard embarquèrent dans la Peugeot 604 blanche en ayant laissé à Jeannine, la secrétaire assermentée, le soin de recueillir toute nouvelle information et de les transmettre à tous les gardiens de la paix disponibles par radio – ce qui la changerait de la paperasse habituelle. Mais le soleil, dehors, était aveuglant. L'inspecteur mit donc ses lunettes noires avant de prendre le volant car c'était plus prudent. Puis il se tourna vers Manelon, inquiet.
- Votre ceinture de sécurité, Manelon !
- Bien, chef.
Ils quittèrent la rue du Levant à la vitesse de soixante-dix kilomètres à l'heure. Vitesse peut-être excessive pour le commun des mortels, mais pas pour l'inspecteur Mollard, qui devait accomplir sa

mission : protéger et servir. Et dans ce contexte précis, la police nationale avait le privilège de l'exception confirmant la règle, agrémenté de deux autres : le gyrophare et la sirène. Pour la communauté, ces petites entorses à la loi étaient tout à fait supportables – à condition que le suspect soit attrapé et déféré devant la justice. Mais on pouvait faire confiance à l'inspecteur Mollard, qui pouvait s'enorgueillir d'un taux hors normes d'arrestations.

Manelon, installé à l'avant, la radio à la main gauche et la main droite sur la crosse de son révolver, serrait les dents : qui osait ainsi défier l'autorité et la bonne marche de la société corbilloise ?

Fleuret, assis derrière, n'avait pas envie de rigoler : il venait de passer les trois derniers jours à ramasser des ivrognes pour les mettre en cellule de dégrisement. Mais bon, tout métier avait des aspects ingrats.

Jeannine, de son côté, reçut plusieurs appels téléphoniques, dont celui de Romain, le fils Bouillet. Elle ne tarda pas à faire le rapprochement et contacta par radio l'inspecteur et tous les gardiens de la paix de Corbilly disponibles :

- Ici le central ! Maurice Bouillet, le célèbre boulanger de la place de l'Église, le créateur de la baguette briochée croustillante, est l'individu en fuite à bord d'une Renault 12 jaune. Attention, il est suspecté de plusieurs meurtres, dont celui de sa femme - et est très dangereux. Bisous.

Manelon fit la grimace, atterré :

- Un Corbillois ! Incroyable !

Fleuret modéra les propos de son collègue :

- Oui, mais il regarde la télévision. On l'avait prévenu, pourtant.

L'inspecteur Mollard grogna et renchérit, tout en prenant la route départementale :

- Il bénéficiera sûrement de circonstances atténuantes. On ne peut qu'espérer.

La radio grésilla à nouveau.

- Zebra 3, Zebra 3 ! Ici Froissart ! Nous prenons l'individu en chasse sur la nationale direction Grignon ! Qu'est-ce qu'il va vite !

- Bien reçu, Froissart, répondit Manelon. On vous rejoint !

L'inspecteur et ses acolytes traversèrent la place des Grenadiers de l'Empire, très fréquentée en cette fin de matinée estivale. Les gens, tranquillement assis aux terrasses, buvaient, riaient et prenaient le soleil, inconscients du drame qui se jouait entre Corbilly-les-Boisseaux et Grignon. Heureusement, les décibels de la sirène et le moteur puissant de la Peugeot 604 blanche les mirent immédiatement au parfum : un criminel rôdait dans la région et il valait mieux être sur ses gardes jusqu'au dénouement inéluctable et peut-être même, violent.

En tout cas, ça serait pour bientôt, puisque l'inspecteur connaissait le moindre recoin de la ville : il prit la rue du Trépas en sens interdit car il savait qu'elle donnait directement sur la nationale. Un raccourci qui lui ferait gagner un temps précieux - mais il fut ralenti par un passant ahuri qui venait de se jeter sous ses roues. Pourtant, il avait à peine dépassé les quatre-vingt-dix kilomètres à l'heure et avait averti de son passage via la sirène, le gyrophare et le klaxon ! Fleuret et Manelon descendirent interroger

l'individu sur ses antécédents, puisque celui-ci faisait entrave à une enquête en cours. Non seulement il ne répondit pas mais en plus il s'avéra – au vu de ses papiers – que Francis Baudoin, 42 ans, était sourd-muet et même pas du coin ! Devant un tel manque de coopération et une mauvaise volonté manifeste, ils le menottèrent et le jetèrent sur la banquette arrière, ce qui le fit gémir inutilement.

- Tu ne perds rien pour attendre, l'avertit Fleuret. On s'occupera de ton cas une fois qu'on aura bouclé cette affaire.

L'inspecteur rappuya sur le champignon. Il n'y avait pas un instant à perdre. La radio grésilla. C'était Froissart.

- Zebra 3, Zebra 3 ! Ici Froissart ! On est derrière lui ! Il prend la direction de l'usine Honoré ! Oh, encore une infraction ! Il vient de franchir la ligne blanche en doublant un poids lourd dans un virage dangereux ! C'est à se demander s'il a le permis !

- Doublez-moi ce poids lourd et rattrapez-le, hurla Manelon dans la radio.

Froissart et Merlan se déportèrent sur la voie de gauche, ce qui obligea une 2 CV bleue arrivant en face à freiner brutalement, déraper et faire quelques tonneaux jusqu'au platane qui l'arrêta net. Heureusement, ils avaient réussi à dépasser le poids lourd et talonnaient toujours sans relâche Maurice Bouillet, alias 'le bourreau pané'. Froissart exulta, malgré le dommage collatéral inévitable dans une poursuite de ce genre.

- On a réussi, chef !

L'inspecteur arracha la radio à Manelon :

- Bravo, Froissart ! Maintenant, interception ! Merlan a mon feu vert !

- Bien, patron !

Merlan, côté passager, ne se le fit pas dire deux fois. Il abaissa la vitre côté passager au moyen d'une manivelle prévue à cet effet, puis sortit la tête et le bras armé d'un splendide Manurhin MR 73. La route était dégagée, le ciel était clair, la visibilité parfaite pour un tir de haute précision, malgré un vent de face insistant. Il fit feu, mais c'est à ce moment-là que Maurice Bouillet se mit à faire des zig-zags, ce qui agaça Merlan qui refit feu plusieurs fois, trouant le poumon droit d'un cycliste qui finit sa course dans le fossé mais aussi le pneu de la Renault 12 jaune qui fit une embardée suivie d'un tête-à-queue remarquablement maîtrisé. Froissart freina des deux pieds afin d'éviter la collision.

La route était déserte, le duel incertain. Les deux Renault 12 – Froissart et Merlan dans un fringant modèle noir et blanc de la Police Nationale, Maurice Bouillet au volant d'un modèle jaune, plutôt élégant – se faisaient face, à une cinquantaine de mètres d'écart. Les moteurs vrombissaient, brûlants, au bord de la fusion. Froissart songea aux nombreuses infractions dont il venait dêtre témoin et aux amendes qu'il infligerait à ce rustre dès son arrestation. Merlan repensa aux nombreuses séances de tir effectuées et aux progrès qu'il lui restait à faire. Quant à Maurice Bouillet, il avait arrêté de penser depuis longtemps. Et ça ne présageait rien de bon. Merlan rechargea son arme, tandis que Froissart et Maurice Bouillet s'intimidaient mutuellement à grand coups d'accélérateur.

La Renault 12 jaune démarra et fonça tant bien que mal sur nos valeureux policiers, en dépit d'une crevaison. Froissart fit de même, tandis que Merlan vidait son barillet en direction du pare-brise adverse, provoquant l'envol d'une nuée de corbeaux qui picoraient dans un champ voisin.

Le choc fut rude et les Renault 12 rendirent l'âme. Tous furent sonnés quelques minutes. Malheureusement, Maurice Bouillet, bien que légèrement blessé à l'épaule, se réveilla le premier. Hagard, il sortit de la Renault 12 jaune désormais inutilisable et se dirigea vers Froissart dont la tête avait heurté violemment le volant. Il aperçut son révolver bien rangé dans son étui, s'en saisit puis courut à travers champs, au bout desquels on pouvait admirer l'usine Honoré. Merlan, qui venait de se réveiller, le vit prendre la fuite, impuissant. Il secoua Froissart, encore inconscient. Personne ne saignait, c'était un miracle. Mais Froissart ne se réveillait pas.

- Allez, Froissart ! Me lache pas ! Pas maintenant !

Froissart ouvrit les yeux avec difficulté et demanda en bégayant d'une voix presque inaudible :

- ...On l'a eu ?

Merlan, sachant que le moral des troupes était primordial dans toute guerre en cours, mais ne connaissant pas l'étendue des dégâts qu'avait occasionné l'accident sur Froissart, hésita. Mais c'était un homme droit et honnête, comme tout bon élément de la force publique.

- Non.

Froissart s'évanouit. Merlan prit le pouls et fut rassuré : il était toujours en vie. La radio grésilla au son de la voix de Jeannine, qui venait aux nouvelles. Merlan l'informa de la situation de Froissart : elle allait faire le nécessaire. Les pompiers ne tarderaient pas à arriver, afin de le désincarcérer et le transporter jusqu'à l'hôpital.

Lorsque l'inspecteur Mollard, Manelon, Fleuret et Francis Baudouin arrivèrent sur les lieux à bord de la fameuse Peugeot 604 blanche, ils furent désagréablement surpris. L'inspecteur tituba jusqu'à eux, s'enquit de la santé de Froissart et posa à Merlan la question qui fâche :

- Où est Maurice Bouillet ?

Merlan désigna l'usine Honoré. L'inspecteur Mollard grogna :

- Bon. On vous laisse Francis.

Ils menottèrent Francis à la poignée de portière de la Renault 12 jaune sous un soleil de plomb, réembarquèrent dans la Peugeot 604 blanche, direction l'usine Honoré. Ils passèrent le panneau indiquant Grignon largement au-delà de la vitesse autorisée. De plus, l'usine était un peu en dehors de son territoire habituel, mais l'inspecteur n'en avait cure : il allait boucler cette affaire, coûte que coûte ! Les pneus de la Peugeot crissèrent sur le bitume du parking de l'entreprise et nos hommes sortirent, pressés d'en découdre. L'inspecteur héla une employée serviable qui faisait du mi-temps et donc, avait fini sa journée, et lui donna le signalement du suspect. Elle leur apprit que Maurice Bouillet, en possession d'un révolver, avait pris en otage le patron dans son bureau – un certain Arnold Van Schtupt - et lui faisait manger ses tranches de pain de mie, ajoutant que personne ne savait ce qu'il voulait.

L'inspecteur Mollard la laissa partir, rangea ses lunettes noires, sortit un cigare de sa poche et l'alluma avec une grande concentration. Quel était le mobile ? Où voulait-il en venir ? Allait-il exiger une rançon ? Si oui, quel montant ? En petites ou grosses coupures ? La police nationale allait-elle pouvoir récupérer cette rançon, sauver Arnold Van Schtupt et incarcérer Maurice Bouillet ? Pourquoi regardait-il la télévision ? Était-ce vraiment indispensable ? Pourquoi les gens achetaient-ils du pain de mie de forme carrée, cet aliment bourratif et insipide ? Pourquoi s'en prendre à un chef d'entreprise qui - quoi qu'on pense des Grignonnais - leur donnait du travail ? Serait-il jaloux ? Et sa baguette briochée croustillante, pourquoi n'en vendait-il plus ? L'inspecteur fronça les sourcils qu'il avait assez épais, puis se souvint que sa femme, Mathilde, en avait fait mention récemment.

Mais quand ? Pourquoi ? Dans quel but ?

Il lança vers le ciel des nuages de fumée violette jusqu'à ce qu'une solution toute simple se fisse jour.

- Attendez-moi là, fit-il. Je reviens.

L'inspecteur planta Manelon et Fleuret sur le parking, les gratifiant de sa présence par procuration, via l'arôme délicieux du bon tabac brûlé – ce qui les décida à griller une cigarette. L'inspecteur poussa la porte vitrée, croisa les ouvriers qui sortaient eux aussi faire une pause cigarette, et se présenta à l'hôtesse d'accueil, une jolie blonde souriante en uniforme aux couleurs des entreprises Honoré.

- Le bureau de Monsieur Van Schtupt est tout droit, vous prenez ensuite le petit escalier métallique pour accéder au premier étage, vous longez tous les bureaux se trouvant sur la gauche : son bureau est le dernier. Vous ne pouvez pas le manquer, la mascotte des entreprises Honoré est juste à côté !

L'inspecteur Mollard la remercia et fit le chemin en titubant, passablement énervé. Décidément, ce Maurice Bouillet ne manquait pas d'air ! Perturber ainsi dans son fonctionnement une usine aussi accueillante ! Quel toupet !

Il arriva devant ce qui devait être le bureau du patron puisqu'une tranche de pain de mie géante avec des yeux et un grand sourire levait les bras joyeusement, une pelle à la main. Il sortit son magnum, défonça la porte d'un grand coup de pied et tira une balle entre les deux yeux de Maurice Bouillet qui n'eut pas le temps d'appuyer sur la gâchette. L'inspecteur avait été plus rapide.

Maurice Bouillet s'écroula sur la moquette, entre le ventilateur et l'armoire à dossiers.

L'inspecteur, voyant Arnold Van Schtupt ligoté au sparadrap et suffoquer sur sa chaise, rengaina, trouva un ciseau et le libéra en un temps record. Puis il lui fit cracher toute la mie restée collée dans la gorge. Arnold Van Schtupt reprit connaissance et une forte inspiration. Le patron de l'usine Honoré était sauvé d'une asphyxie certaine ! Malheureusement, il succomba à une attaque cardiaque quelques secondes plus tard pour finalement s'écrouler aux côtés de Maurice Bouillet, alias 'le bourreau pané'. L'inspecteur soupira, décrocha le combiné et composa le numéro de la police scientifique de Ploutardec, la meilleure de la région. Il leur indiqua le lieu et l'heure du crime, grâce à la montre-bracelet à aiguilles de haute précision offerte par Mathilde pour leur trente ans de mariage. Il faillit raccrocher quand il remarqua toutes les miettes de pain éparpillées dans le bureau, et qui faisaient désordre.

- Encore une chose, ajouta-t-il en écrasant son cigare. Qu'ils n'oublient pas de prendre un aspirateur.
Il revint sur le parking rejoindre ses collègues et lança un crachat sur le bitume qui s'évapora presque aussitôt. L'affaire était bouclée. Ils remontèrent dans la Peugeot 604 blanche en direction du commissariat de la rue du Levant pour taper leur rapport. L'inspecteur Mollard et tout le personnel du commissariat apprirent par la suite que Merlan et Froissart en étaient quittes pour quelques jours de repos – ce qui constituait un vrai miracle compte tenu de la force de l'impact entre les deux Renault 12, bonnes pour la casse. Un petit pot pour fêter leur retour au commissariat une semaine plus tard avait été organisée par Jeannine, au cours duquel Froissart apprit qu'il accompagnerait l'inspecteur dans toutes ses enquêtes et serait donc exempté de contrôle routier au carrefour du Puiseux, désormais délégué à un nouveau venu, Thierry Jambon, qui venait de réussir le concours. Quant à Francis Baudoin, il fut grâcié par l'inspecteur Mollard, malgré la gêne occasionnée.

La fête annuelle du pain de Corbilly-les-Boisseaux s'était déroulée dans la ferveur habituelle, bien que teintée d'une certaine mélancolie au moment des hommages aux disparus de l'année, Maurice Bouillet et Arnold Van Schtupt. Le discours de monsieur le Maire avait été particulièrement émouvant, mais certainement pas autant que les quelques mots balbutiés par le petit orphelin Romain Bouillet, qui fit le vœu touchant de ne jamais acheter de télévision, même quand il serait grand.



……………………………………………………………………………………………………

Nota bene : Henri Mollard, ex-inspecteur, aujourd'hui à la retraite, n'a cependant pas délaissé ses premières amours. Coulant des jours paisibles en compagnie de sa femme Mathilde, il lui arrive régulièrement d'être consulté par des confrères originaires de toute la région lorsqu'une enquête piétine un peu trop longtemps. Sa longue expérience dans l'observation du comportement humain et ses analyses souvent pertinentes malgré le fréquent manque d'indices révélateurs, sont un exemple pour les nouvelles générations ayant fait le serment de protéger et servir la population nationale.